

Jacques VANDROUX

Les Pierres Couchées

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1327-4

© Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de
ce livre.

Couverture : © Laurent Sescousse 

Photos :

iStockphoto.com/4x6

iStockphoto.com/alekseystemmer

iStockphoto.com/Sjo

iStockphoto.com/tuk69tuk

AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages et des faits existants ou ayant existé, ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

Le village de Penmach décrit dans ce livre est fictif.

1. AANIG

L'étranger regarda à nouveau sa montre. Encore trois heures à attendre avant le rendez-vous. Rendez-vous avec quoi ? Rendez-vous avec qui ? Il n'en avait aucune idée. Mais le drame qu'il vivait depuis plusieurs semaines avait totalement changé sa perception des choses.

Il observa son entourage : des hommes discutaient bruyamment, à la fois vivants et fantomatiques, noyés par la fumée de tabac qui envahissait la pièce. À ses côtés, deux marins étaient lancés dans une controverse interminable. Sa casquette de toile à la main et son verre de bière devant lui, le plus grand avait l'air tout droit sorti d'un roman de Stevenson. La pièce elle-même, vestige d'une ancienne demeure médiévale, semblait retenir le temps entre ses murs de granit, sa cheminée où brûlaient de solides bûches et son plafond bas, patiné par la fumée.

Deux grands piliers de pierre coupaient la salle en deux et les larges poutres du plafond donnaient à la pièce une allure de refuge. Refuge ou prison qui maintenait ses occupants hors du monde ?

Il jeta un coup d'œil distrait au journal qu'il avait acheté pour patienter, mais ne put fixer son attention plus de quelques lignes. Que lui importaient les règlements européens sur la pêche ou les derniers avatars du président du club de football local en ces instants ?

Son arrivée dans les lieux avait soulevé la curiosité. Il est peu fréquent de voir débarquer un étranger dans le bar d'habités d'une petite bourgade bretonne en plein milieu du mois de janvier. En été, on aurait compris : les clients auraient vu en lui un touriste fatigué par les plages, venu rechercher un petit air d'authenticité bretonne. Mais en plein hiver ? L'homme s'était assis, puis avait commandé une galette à la saucisse et une bière. Il avait simplement questionné le patron lorsqu'il lui avait amené son repas.

— Le site des pierres levées est-il loin d'ici ?

Le patron l'avait regardé en fronçant les sourcils, comme surpris par sa question. « Les pierres levées ? » Puis il avait posé la question à la cantonade.

— Eh, les gars, ça vous dit quelque chose, les pierres levées ?

Agacés d'être coupés dans leur conversation, mais intéressés par une situation qui les changeait de leurs habituels sujets de discussion, les hommes s'étaient regardés les uns les autres, dubitatifs. Jusqu'à ce qu'un petit vieux, arrêtant momentanément sa partie de belote, ne hasarde :

— Les pierres levées, c'est pt'être ben les cailloux du Diable, du côté de la lande de Kernouez.

L'étranger se leva avec une carte routière et se dirigea vers la table des joueurs de cartes. Il salua celui qui venait de prendre la parole et demanda :

— On m'a juste parlé de menhirs dans la lande et on m'a donné le nom de votre village.

— Ouais, c'est ça, répondit l'homme, mais vos menhirs, personne ne les a relevés et cela fait des siècles qu'ils sont à terre. Alors, la prochaine fois, demandez les pierres couchées, vous aurez une réponse plus rapide.

La salle éclata de rire à la boutade du joueur de belote, mais l'étranger ne se démonta pas.

— Sauriez-vous me situer leur emplacement sur cette carte ?

Grand seigneur, il lui indiqua l'emplacement des monolithes.

— Il faut aller en voiture jusqu'au hameau de Locmaria, puis faut laisser la voiture au calvaire et prendre plein nord à travers la lande. Vous grimpez une petite colline et vous prenez la direction d'un gros amas de granit qui ressemble vaguement à une tête vue de profil ; les rochers du Pendu, qu'on les appelle. Vous passez un petit bois et vos cailloux sont derrière. Ça doit faire une bonne heure de marche.

L'homme remercia et, laissant les joueurs à leur partie, retourna à sa table. Ces échanges avaient mis en éveil la curiosité du propriétaire des lieux. Ce n'était pas tous les jours qu'il se passait quelque chose.

— Vous êtes archéologue, ou quelque chose comme ça ?

L'homme ne souhaitait pas engager la conversation, mais il remarqua que tous les regards étaient braqués sur lui. Il répondit la première chose qui lui passa par la tête.

— Je suis écrivain... Je suis en train de préparer un roman dont une partie se déroule en Bretagne, à l'époque des druides. Je me suis dit que le meilleur moyen de ne pas écrire de bêtises était de venir voir sur place.

Le patron du bar proposa :

— J'ai une chambre libre pour ce soir : prenez-la, vous pourrez aller faire vos recherches demain matin.

— Je vous remercie, répondit l'homme, mais je ne vais pas tarder à m'y rendre.

Un murmure parcourut la salle. Visiblement, il assurait maintenant le spectacle.

— Mais mon gars, reprit le tenancier, il est plus de neuf heures, il fait froid et il pleut des cordes. Vous allez attraper la mort ! Attendez demain matin, les pierres seront toujours là !

L'homme sentit que la situation commençait à intriguer l'assistance.

— Je vous remercie de votre sollicitude, mais si je suis là par ce temps, ce n'est pas un hasard.

Puis il coupa court à la discussion. Ne sachant pas s'il se trouvait face à un fou, un original ou un auteur parisien en mal de sensations, le patron prit le parti de retourner à son bar et de continuer à servir ses clients, qui avaient le bon sens de préférer vider leur verre plutôt que de risquer d'attraper une pneumonie en pleine nuit.

L'homme retourna à ses pensées. Si on lui avait dit, trois mois auparavant, qu'il se retrouverait en plein mois de janvier à aller courir dans la tempête à la recherche d'un site néolithique, il aurait éclaté de rire en se demandant bien ce qu'il y ferait. Le plus hallucinant était qu'il ne savait même pas ce qu'il allait y faire.

Il avait reçu la veille un mail, envoyé d'un cybercafé à Paris, qui disait exactement : « Si tu veux avoir des informations sur Yann et Céline, va demain soir à minuit aux pierres levées de Penmach : signé Bélénos ». Un message qu'il aurait normalement jugé idiot, mais cela faisait exactement soixante-treize jours que le mot normal n'avait plus de sens pour lui. Soixante-treize jours que ses enfants avaient mystérieusement disparu, lors des vacances de la Toussaint. Il visitait avec eux une exposition sur les trésors de la Basse-Égypte au Louvre. Il était en train d'admirer des fresques extraites du tombeau d'un roi, quand ils avaient disparu. Il ne s'était pas inquiété. À quatorze et douze ans, ils avaient largement passé l'âge d'être en permanence dans les jambes de leur père, mais, ne les trouvant toujours pas au bout d'une dizaine de minutes, il était allé voir les gardiens. Il y avait peu d'affluence ce jour-là.

Quand, une demi-heure plus tard, ils n'avaient toujours pas réapparu, Philippe avait commencé à s'inquiéter sérieusement. Toutes les issues étaient surveillées et les gardiens n'avaient pas souvenir de la sortie de deux jeunes adolescents. Ils avaient par la suite visionné les bandes de vidéo surveillance : il s'était vu avec eux quelques minutes avant la disparition, mais ils semblaient ensuite s'être évaporés. Un des gardiens avait remarqué un des visiteurs, affublé d'une cape noire un peu hors du temps. Céline l'avait comparé à un « mangemort ». Philippe avait souri en écoutant ce commentaire tout droit sorti des aventures de Harry Potter et avait trouvé l'allure de ce visiteur un peu spectrale. Il fit un effort pour se souvenir de son visage, mais n'y arriva pas. Et de toute façon, pourquoi faire endosser à cet homme la disparition de ses enfants ?

Il sortit de sa torpeur. Le silence qui s'était établi dans la salle tranchait avec le brouhaha des instants précédents. Un courant d'air froid le fit frissonner. Philippe leva les yeux. La porte du bar était ouverte et une vision inattendue le frappa. Une femme, à la chevelure rousse, se tenait immobile dans l'encadrement de la porte. Philippe la regarda d'abord

distraitement et la trouva très belle. Il ne jugea pas surprenant que son entrée ait arrêté les conversations. Il n'était par contre pas normal qu'elles n'aient pas repris.

Philippe observa alors les clients : leurs regards n'étaient pas ceux d'hommes admirant une beauté de passage ; ils étaient remplis de crainte à la vue de cette apparition. Il se tourna alors à nouveau vers la femme qui venait d'entrer dans le bar. Elle était grande, vêtue de bottes, d'un pantalon sombre et d'un long manteau rouge, déboutonné, qui descendait pratiquement jusqu'au sol. Ses cheveux étaient longs et bouclés, d'un reflet qu'il qualifia banalement de flamboyant. Son visage ovale était très volontaire, mais il fut stupéfait par ses yeux. D'un vert pailleté d'or, il avait l'impression d'y voir couler de la lave. C'était un regard qu'il était impossible de fixer plus de quelques secondes. Quelques timides conversations reprirent, mais un ton plus bas que précédemment. Elles cessèrent à nouveau quand la femme se dirigea vers la table de Philippe. Sans rien dire, elle tira à elle la chaise et s'attabla en face de lui.

Il était d'habitude à l'aise avec les femmes, mais il se sentit soudain muet. Un lourd silence s'établit dans la salle. Seule l'apparition, qui était bien de chair et de sang, paraissait à son aise. Philippe la dévisageait : il lui donnait une trentaine d'années, mais même si elle était digne de poser dans des magazines, son visage semblait avoir traversé les siècles et en avoir acquis soit de la sagesse, soit du désespoir.

Dans l'âtre, une bûche se cassa en deux, mettant fin à ce silence gênant. Les conversations reprirent discrètement, mais les visages étaient toujours tournés vers leur table.

La femme regarda Philippe dans les yeux et lui dit :

— Tu vas entrer dans une période de ténèbres, Philippe.

Il se demanda comment elle connaissait son nom, mais aujourd'hui, il avait décidé de ne s'étonner de rien. Il lui répondit ironiquement :

— Si vous me connaissez si bien, vous savez que j'y suis, dans les ténèbres ; ceci étant dit, c'est gentil de vous soucier de moi.

La couleur que prirent ses yeux le dissuada de continuer sur ce mode et il l'invita à continuer.

— Je vous écoute.

— Tu vas croiser des forces dont tu ignores le pouvoir, mais rien ne pourra t'en empêcher. Prends cet objet, garde-le précieusement et prononce les mots qui y sont gravés quand tu auras besoin de protection.

Elle posa alors sur la table une statuette en pierre polie, représentant une femme stylisée aux formes généreuses qui lui fit instantanément penser aux statuettes primitives, symboles de la déesse mère. Puis elle se leva et quitta la salle. Philippe bondit vers elle.

— Mais qui êtes-vous et quelles sont ces ténèbres dont vous parlez ?

Elle se retourna et le regarda fixement. Il vit dans ses pupilles les lueurs d'un combat intérieur et une sorte de chaleur réconfortante aussi. Elle franchit le seuil de la bâtisse et disparut. Philippe comprit qu'il ne servait à rien d'essayer de la rattraper et retourna à sa table, plus secoué qu'il ne voulait l'admettre. Ce qui avait débuté comme une espèce de jeu de piste d'un goût douteux commençait à devenir inquiétant.

Il remarqua alors la statuette sur la table et l'observa de plus près. Elle mesurait une dizaine de centimètres et sa texture était lisse sous la peau. De la douceur s'échappait de cette pierre froide. Il vit inscrits sur un des côtés les mots suivants : « Gaia, Dana, Aine ». Gaia était l'un des noms de la déesse mère, symbole de la fertilité et de la terre dans de nombreuses mythologies. Par contre, les deux autres noms ne lui rappelaient rien. Il se les répéta machinalement plusieurs fois, mais cela n'évoqua aucune image en lui. Il faudrait qu'il fasse une recherche, sur internet ou auprès d'une université de linguistique. Au point où il en était.

Le patron du bar s'était approché de lui, comme dans l'attente de ses questions. Philippe lui demanda :

— Qui était-ce ?

La question était posée doucement, mais cela faisait longtemps que les jeux de cartes avaient été oubliés sur les tables. Un vieillard, sorte de Mathusalem assis près de la cheminée, se leva et s'approcha de lui.

— Jeune homme, je ne sais pas qui vous êtes, mais vous n'êtes sûrement pas un écrivain.

Philippe ne prit même pas la peine de répondre à cette affirmation et attendit la suite. Il vit que le vieillard tremblait légèrement et que cela n'était pas uniquement lié à son âge avancé.

— Aanig ne s'adresse qu'exceptionnellement aux gens de ce village.

Mille questions lui brûlaient les lèvres, mais il laissa l'homme continuer à son rythme.

— Je ne l'ai vue parler que deux fois dans ma vie. Elle a le don et elle sait voir l'avenir. Je ne connais pas votre histoire, mais prenez ce qu'elle vous a dit très au sérieux.

Il s'arrêta, dans un silence toujours religieux, et sembla chercher au plus profond de ses pensées. Après plusieurs secondes, il reprit.

— On dit qu'elle a vécu mille vies et qu'elle est toujours en relation avec les forces de la nature. Vous savez comme la Bretagne est riche de légendes : certaines de ces légendes n'en sont pas et Aanig le sait !

En d'autres circonstances, ce discours aurait fait sourire Philippe et il l'aurait mis sur le compte d'un abus d'alcool ou de la douce folie de l'âge, mais l'angoisse qui l'avait envahi ces dernières semaines et cette dernière scène le mettaient sous tension.

— Habite-t-elle ici ? demanda-t-il.

— Certains l'ont vue dans le manoir qui est de l'autre côté du village, près de la montagne de granit de Saint-Yves : elle se promène aussi dans la lande. Et puis on ne la voit plus pendant des mois, voire des années.

— Et c'est tout ?

— Il est des fois, jeune homme, où la curiosité n'a pas sa place ; elle nous a toujours prévenus des dangers qui nous guettaient, mais malheur à ceux qui ne l'ont pas écoutée.

Il retourna s'asseoir, montrant ainsi que la conversation était terminée. Les murmures reprirent, comme si rien ne s'était passé. Philippe comprit qu'un lourd secret habitait ce village et que si une partie lui en avait été dévoilée, c'était uniquement parce qu'il avait été au centre d'un événement peu commun. Au même moment, dix heures sonnèrent à l'horloge de l'église. « L'heure des braves... ou des fous », se dit-il. Il régla sa note, réserva une chambre pour la nuit en glissant qu'il risquait d'arriver tardivement, puis quitta la maison sous une pluie battante.

Il courut jusqu'à sa voiture et, une fois à l'abri, examina la carte. Il fallait quitter le village, longer la côte sur six kilomètres en direction de l'ouest et laisser son véhicule près du calvaire de Saint-Thégonnec. Ce serait ensuite la marche plein nord, pour découvrir, peut-être, quelque chose qui commençait à insinuer en lui un sentiment de peur.

Il avait connu l'angoisse, le désespoir, le découragement depuis que ses enfants avaient disparu, mais il n'avait pas abandonné l'idée de les retrouver lui-même et cette volonté s'affermissait de jour en jour.

C'était par contre la première fois qu'il était confronté à cette sensation de peur ancestrale qui se diffusait sournoisement en lui. Il prit sur le siège arrière un long couteau de chasse, souvenir de son père, et glissa la statuette dans sa poche, en se remémorant les mots qui y étaient inscrits. Lui, si rationnel, devenait-il fou ? Il préféra se fier à son instinct plutôt qu'à sa raison et démarra. Il partait pour un étrange rendez-vous.

2. LES PIERRES COUCHEES

La pluie s'intensifia et Philippe dut ralentir pour ne pas risquer de quitter la route. La corniche qu'il empruntait devait être magnifique en été. Les bourrasques qui le forçaient à tenir fermement son volant et les vagues qu'il entrapercevait parfois en contrebas le faisaient redoubler de prudence. Il n'était pas question d'avoir un accident maintenant. Concentré sur sa conduite, il entra dans le hameau de Locmaria. Quelques maisons en granit et aux toits d'ardoise étaient serrées les unes contre les autres, comme un troupeau d'animaux voulant se protéger des dangers de la nuit. Seule une fenêtre laissait encore passer de la lumière, les autres se dissimulant dans l'ombre. « Qu'est-ce que je fous là ? » se demanda Philippe. Il quitta le hameau et s'enfonça dans les terres. Un kilomètre plus loin, il vit au détour d'un croisement apparaître le calvaire de Thégonnec. Il fut impressionné par la majesté du monument. Trois croix de pierre se dressaient devant lui, sculptées avec soin et imposantes au milieu de cette campagne. Il avait toujours été en admiration devant la foi de ces hommes qui, vivant dans des conditions difficiles dans ces campagnes reculées, étaient venus bâtir ces œuvres d'art à la gloire de Dieu. Louange ou demande de protection divine ? Sans doute les deux. Quelques années plus tôt, Philippe se serait certainement arrêté quelques minutes, mais ce qu'il avait enduré l'avait éloigné de la religion.

Il arrêta sa voiture au pied du calvaire et ramassa ses affaires. Il jeta dans un sac à dos son couteau, une boussole, une lampe torche et un appareil photo. La statuette était toujours dans sa poche. Il prit une cape de pluie, une large inspiration et quitta sa voiture.

Le chemin de terre qui menait au site monolithique était bien devant lui et il l'attaqua d'un pas déterminé. Il lui semblait que la pluie tombait moins dru, ce qui lui offrit un peu de visibilité. Il voyait bien, plein nord, le chemin s'élever lentement. C'était la colline dont lui avait parlé l'homme du bar. Il jeta un coup d'œil à sa montre : elle indiquait vingt-deux heures quarante. Cela lui laissait largement le temps d'arriver au lieu de rendez-vous avant minuit.

Tout en marchant, il repensa aux événements de ces dernières semaines. Quand il fut avéré que Yann et Céline avaient disparu, Philippe Dubreuil avait commencé par courir tous les commissariats. Il avait été d'abord révolté, puis abattu par le peu de cas qui avait été fait du sort de ses enfants. Ses interlocuteurs lui avaient tous dit qu'ils feraient de leur mieux, mais sans lui dire ce qu'ils comptaient exactement faire. On lui

avait expliqué que des centaines de personnes de tous âges fuyaient ou disparaissaient mystérieusement tous les ans. On tentait de le rassurer en lui affirmant que quelques-unes étaient retrouvées ou rentraient d'elles-mêmes à leur domicile. Mais cet aveu d'impuissance ne faisait que le miner davantage ; quand il les quittait, ils avaient tous cette petite moue qui traduisait sans doute de la compassion, mais qui le faisait penser à des condoléances avant l'heure.

« Mes enfants sont bien vivants et je les retrouverai », se répétait-il à longueur de journée. Vu le peu de succès des enquêtes policières, il avait contacté une de ses connaissances qui travaillait au journal *France-Soir*. Ce dernier avait accepté de faire écrire un article et de lancer un avis de recherche. Le journal avait reçu des dizaines de réponses et la police avait coopéré pour vérifier leur authenticité. Hélas, elles n'étaient que l'œuvre de mythomanes ou de détraqués qui essayaient de se donner de l'importance. Ses enfants auraient été aperçus dans tous les quartiers de Paris, en Normandie, à Marseille et même sur l'île de la Réunion. Les recherches s'arrêtèrent au bout de quelques semaines, laissant Philippe totalement désespéré. Rien, aucune trace, aucune demande de rançon. Il n'avait plus une piste et ne se faisait guère d'illusions sur l'énergie mise par la police pour retrouver Céline et Yann. Leur disparition avait été tellement banale... pas de meurtre, pas d'affaire de famille, pas de personnage connu dans la presse people.

Jusqu'à la journée de la veille et l'arrivée de ce courrier électronique. Le message lui était d'abord apparu comme anodin. Cela lui rappelait tous les courriers qu'il avait reçus suite à l'article paru dans *France-Soir*. Mais tous ces courriers étaient longs et se perdaient dans les détails, alors que ce message était court et précis. Il en avait parlé à l'inspecteur responsable de l'enquête qui lui avait expliqué qu'il n'avait pas de temps à perdre, à vérifier ce genre d'information délirante. À court d'espoir, Philippe avait donc décidé de tenter sa chance : il préférait suivre une piste, même ténue, plutôt que se morfondre chez lui à attendre un coup de téléphone qui ne viendrait pas.

Il revint soudain à la réalité en s'apercevant qu'il avait le souffle court. Il avait commencé à grimper la colline à un bon rythme, perdu dans ses pensées. Il regarda autour de lui : il était proche du sommet et voyait apparaître le petit bois de pins qu'il devait traverser. Le chemin qu'il suivait serpentait au milieu de la lande couverte de bruyère et parsemée çà et là de rochers aux formes tourmentées. Ce paysage lui rappela soudain une scène du film *Le chien des Baskerville* et cela n'avait rien de rassérénant. Une chose positive du moins, la pluie tombait maintenant beaucoup moins fort ; le crachin avait remplacé la tempête.

Philippe se concentra à nouveau sur le chemin et traversa le bois. Atteignant l'orée, il vit les pierres couchées à deux cents mètres devant lui et s'en approcha. Elles formaient un cercle parfait d'un diamètre d'une vingtaine de mètres. Chaque pierre avait à peu près la taille d'un homme et elles étaient toutes orientées plein ouest. Chose surprenante, il n'y avait pas de végétation au centre de ce cercle, alors que les étendues environnantes étaient couvertes de bruyère. Étrange, le lieu n'était pourtant pas touristique : il n'avait vu aucune pancarte sur le chemin.

Il était onze heures et demie et il décida d'attendre à la lisière du bois plutôt que de rester au vu et su de n'importe qui. Bien sûr, ce n'était pas très logique, car son interlocuteur, s'il y en avait un, savait qu'il serait là. Cependant, il préférait prendre en compte l'avertissement d'Aanig et se trouver dans le rôle du chasseur plutôt que dans celui de la proie.

Il s'assit donc sur une pierre sous un pin et attendit. La pluie avait maintenant complètement cessé et une légère brume s'étendait sur la lande. La lune apparaissait parfois puis disparaissait, cachée par un nuage qui venait du large. Philippe remarqua que la lune était pleine ; « comme dans les films de loups-garous ou de vampires », pensa-t-il en se forçant à sourire. Il n'en était pas moins trempé et commençait à souffrir du froid.

Minuit moins dix. Il tendit l'oreille. Il lui sembla qu'une légère mélodie prenait corps du côté des monolithes. Il se secoua pour se réveiller, mais la musique était toujours là. Peut-être n'était-ce que le vent qui passait dans les pins ou dans les pierres ? Soudain, quelque chose se mit à bouger au milieu des pierres. Il se baissa pour disparaître du champ de vision d'une personne qui se serait tenue dans le cercle et observa. Deux ombres, puis trois et finalement quatre apparurent au centre du monument. Mais d'où pouvaient-elles venir ? Il n'avait pas remarqué d'autres chemins lorsqu'il avait inspecté les lieux. La mélodie était toujours là, un peu plus forte, un peu plus lancinante.

D'autres personnages apparurent, venant du nord. Ils s'approchèrent à leur tour du cercle, l'entourèrent et restèrent immobiles. Que faisaient tous ces gens à cette heure-ci en plein milieu de la lande ? Philippe se sentait mal à l'aise, mais décida de ne pas bouger et continua à observer.

Soudain, le silence se fit. La mélodie cessa et seul le bruit du vent sur la lande donnait un peu de vie à cette scène surréaliste. Une chouette, sans doute dérangée par cette activité nocturne inhabituelle, passa au-dessus d'eux en lançant un hululement lugubre. Les quatre personnages principaux s'affairaient au centre du cercle. Recouverts d'une tunique pourpre, ils étaient semblables à des druides qui auraient officié deux millénaires plus tôt. Philippe était trop loin pour distinguer leur visage. La quinzaine de participants qui les avaient rejoints portaient tous une cape noire, frappée d'un symbole qu'il ne pouvait déchiffrer. Il sortit alors son

appareil photo et, après avoir pris soin de débrancher le flash, photographia plusieurs fois la scène. Une incantation s'éleva, venant droit du centre des monolithes. Elle fut répétée plusieurs fois dans une langue que Philippe ne connaissait pas. L'assemblée répondit en la scandant, de plus en plus fort, de plus en plus vite : il lui sembla que sa vue commençait à se brouiller. Était-ce la fatigue ou la brume qui montait du sol ?

Il fixa son attention sur la scène qui se déroulait devant lui. Les fidèles se balançaient maintenant sur eux-mêmes, accélérant leur chant, toujours plus obsédant. Comme dans un mirage, Philippe eut l'impression que les pierres se relevaient et reformaient le cercle sacré qu'elles avaient dû former des siècles plus tôt.

Dans un réflexe, il regarda sa montre : il était minuit.

Le message qu'il avait reçu n'était donc pas l'élucubration d'un original.

Il reprit son appareil photo et tenta de refaire quelques prises. Mais sa vision devenait de plus en plus trouble.

Comme ils avaient commencé, les chants cessèrent. La nature elle-même s'était tue, comme dans l'attente de quelque drame. Les regards se tournèrent dans sa direction, mais il était caché derrière de hautes fougères : personne ne pouvait le voir à travers la nuit.

Un grondement se fit entendre. Une silhouette blanche apparut comme par magie au milieu du cercle de monolithes, une silhouette plus haute que les autres, comme lumineuse. Un murmure de respect traversa l'assemblée, qui s'agenouilla devant l'apparition. Philippe pensa tout de suite à une secte, mais d'un genre étrange, où prêtres et disciples apparaissent de nulle part. Il y avait sans doute une explication, mais il la chercherait plus tard.

Deux des spectateurs se relevèrent et s'éloignèrent du lieu sacré. Ils revinrent peu de temps après, tirant une forme qui, de toute évidence, se débattait et cherchait à s'enfuir. Mais elle était fermement retenue et ses deux gardiens l'amènèrent au centre du cercle.

Philippe était hypnotisé par la scène et ne bougeait plus, suivant des yeux les événements, se demandant avec angoisse ce qui allait se passer.

Arrivé près de celui qui semblait être le grand maître de la cérémonie, le prisonnier fut soudain déshabillé et revêtu d'une tunique rouge. Philippe vit une chevelure onduler : c'était une femme. Le prêtre s'en approcha. Un des disciples lui apporta un lourd manuscrit. Il le lut et prononça des paroles incompréhensibles. Il referma le livre ; la lame d'un couteau brilla alors dans sa main, à la lueur de la lune qui avait émergé des nuages. La femme hurla et Philippe fut pris d'une rage folle. Non, ça ne pouvait pas recommencer, pas une nouvelle fois. Cette fois-ci, il allait empêcher que l'irréparable se produise.

Il sortit le poignard de son sac à dos et, sortant de son abri, se précipita vers les pierres. Il ne laisserait pas commettre un nouveau meurtre.

L'assemblée et les prêtres se retournèrent vers lui. Son arrivée impromptue sema le trouble dans la cérémonie. Il n'était plus qu'à quelques mètres du cercle lorsque l'homme à la tunique blanche se tourna vers lui et le fixa.

Philippe fut soudain paralysé. Toute force le quitta et il commença à sentir la fièvre grimper en lui. Il respirait, mais l'air n'arrivait plus à ses poumons. L'asphyxie le guettait. Il tomba à genoux, cherchant sans succès à reprendre son souffle. Son regard se tourna vers les silhouettes qui se rapprochaient maintenant de lui. Il reconnut le signe étrange sur leurs vêtements, un triskell, la célèbre croix celte. Il ramena son attention sur le grand prêtre : chauve, impassible, il ne quittait pas l'intrus des yeux. Yeux terrifiants, ils étaient rouge sang.

Philippe sentit la vie le quitter, hébété, sous le regard de ces hommes qui le regardaient agoniser sans aucune réaction. Il allait mourir, dans la lande au milieu de nulle part, sans pouvoir retrouver ses enfants.

La pensée de Yann et Céline lui redonna un sursaut de volonté. Il se rappela soudain la statuette que lui avait donnée Aanig quelques heures plus tôt. Elle voit le futur, avait dit un des habitués du bar.

Philippe fit un ultime effort et saisit la statuette dans sa poche. Dans un dernier souffle, alors que le groupe d'hommes se rapprochait de lui, il prononça les paroles qui lui avaient été enseignées.

Il lui sembla alors que sa tête explosait et il s'effondra sur le sol.

C'est la sensation de froid qui réveilla Philippe. Il émergea lentement du néant. Au loin, il entendait un grondement sourd, qui venait et repartait avec une régularité de métronome. Il grelotta et fit une tentative pour ouvrir les yeux. Tout était sombre autour de lui. Il essaya de se retourner sur le dos et dut faire un effort colossal pour y arriver.

Il était allongé sur du sable et le bruit qu'il entendait était celui du ressac des vagues, non loin de lui. Il était donc sur une plage. Mais que faisait-il sur une plage, en pleine nuit ?

Il s'assit. Il était trempé : la pluie avait recommencé à tomber, froide, traversant ses vêtements. Il tenta de percer la nuit à la recherche d'un indice qui lui permettrait de comprendre comment il avait échoué là. Il était sur le sable d'une petite crique, enserrée par des rochers : un endroit sans doute très agréable pendant la chaleur de l'été, mais inhospitalier en ce moment. La crique était en contrebas d'un petit bois de pins ; il ne voyait aucun sentier qui permettait d'y accéder.

Il reprit peu à peu ses esprits et deux questions surgirent aussitôt : comment était-il arrivé là et qu'avait-il fait avant ? Plus il y réfléchissait,

plus il se heurtait à un grand mur blanc, comme si sa mémoire avait été effacée.

Le froid le rappela à la réalité ; il se releva et tituba quelques pas, avant de réussir à récupérer un équilibre suffisant pour chercher un chemin afin de quitter cette crique. Il remonta. La pluie stoppa momentanément et les nuages se déchirèrent, laissant traverser quelques rayons de lune qui lui permettraient de se repérer. Enfin un élément positif. Il aperçut un petit chemin tracé entre les rochers et les fougères et le suivit. Il était escarpé et il dut s'aider de ses mains pour le gravir. En faisant un effort pour se rétablir, il sentit soudain une violente douleur à son avant-bras droit. « Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ? »

Philippe retira sa veste et releva la manche de son pull. Son avant-bras était marqué par une brûlure en forme de zébra. Il s'assit sur le chemin, complètement perdu. Comment avait-il pu se retrouver sur cette plage, où avait-il récolté cette brûlure et que faisait-il là ? Toujours ces questions qui revenaient sans cesse. La fatigue pesa brutalement sur ses épaules et le découragement l'envahit. Il se prit la tête entre les mains et s'écroula sur le sentier.

Le va-et-vient régulier des vagues lui permit de faire le vide. Il régla sa respiration dessus et tenta de regrouper ses derniers souvenirs. Il était arrivé hier en Bretagne et il se souvenait s'être installé dans un petit bar-hôtel du village de Penmach. Mais ensuite, plus rien, le néant.

Le bruit du vent dans les fougères le calma. Il respira à pleins poumons l'air qui venait du large, se releva et reprit son ascension, veillant à ne pas trébucher dans les racines des arbustes qui s'efforçaient de pousser le long du sentier.

Philippe arriva à la bordure du petit bois qu'il avait repéré d'en bas et le traversa. Une petite route tranquille serpentait dans la lande. Il regarda sa montre pour la première fois depuis qu'il avait repris conscience. Six heures cinq. Des automobilistes partant travailler ne tarderaient pas à emprunter cette départementale... Il se rendit compte que son aspect n'était guère engageant. Il était toujours trempé, les cheveux en bataille, mais il avait réussi à conserver par miracle son sac à dos. Décidé à ne pas mourir de froid sur place, il choisit de partir sur sa gauche.

Il marcha une bonne vingtaine de minutes avant d'apercevoir un hameau. Bouger lui avait fait du bien, mais ne lui avait toujours pas permis de se remémorer ce qu'il avait fait durant ces dernières heures. Tant pis, il devait rejoindre son hôtel : un peu de sommeil l'aiderait sans doute à retrouver la mémoire. En se rapprochant du hameau, il reconnut celui qu'il avait traversé quelques heures auparavant. Il ne savait plus pourquoi

il y était passé, mais les maisons regroupées sur elles-mêmes lui étaient familières.

Dès qu'il sortit de la bourgade, il accéléra le pas et vit au loin le calvaire au pied duquel il avait garé sa voiture. La chance était avec lui. Il courut jusqu'au véhicule et mit la main dans sa poche pour récupérer les clefs. Un objet de forme étrange l'intrigua. Il le sortit : une statuette. Il monta dans la voiture et observa l'objet de plus près à la lumière du plafonnier. Des mots étaient gravés sur sa base : piqué par la curiosité, il les déchiffra. Le voile de son amnésie passagère se déchira instantanément. Tous les événements des dernières heures venaient de remonter dans sa mémoire.

Il resta assis plusieurs minutes, tentant de comprendre ce qui s'était passé. Mais il était maintenant épuisé. Il fallait qu'il dorme : il réfléchirait plus tard. Il démarra sa voiture et retourna à Penmach.

Sept heures sonnaient au clocher de l'église. Même s'il faisait encore nuit, le bar était déjà ouvert depuis un certain temps. Les habitués buvaient leur café avant d'aller travailler et certains avaient déjà attaqué le vin blanc de la pause.

Son entrée fit sensation, mais il ne laissa à personne le temps de lui poser des questions.

— La chambre que vous m'avez proposée hier, demanda-t-il au patron, est-elle toujours libre ?

— Elle est libre, mais qu'est-ce qui a bien pu vous arriver ? Faut vous changer mon gars.

— Ça ira, merci, ma balade a été plus longue que prévu.

Le tenancier vit qu'il n'était pas utile de lui poser plus de questions et lui tendit la clef.

— Vous prenez l'escalier qui est au fond à gauche et c'est la première porte à droite au premier étage ; faites attention en montant, l'escalier est raide et ma femme adore le cirer.

Philippe le remercia et prit la clef.

— Si je ne suis pas debout vers midi, merci de me réveiller.

Il monta l'escalier avec prudence, ne jugeant pas utile de se fouler en plus une cheville, et entra dans la chambre. Elle était très simple : un grand lit surmonté d'un gros édredon en plume, une table et une douche dans un coin. Il se déshabilla, prit une douche brûlante pour se réchauffer et, voyant la cicatrice sur son bras, décida de remettre à plus tard les tentatives d'explications.

Il se glissa sous l'édredon et plongea aussitôt dans un monde peuplé de fantômes et de chimères.

3. DECOUVERTE MACABRE

— Police, ouvrez !

Des coups étaient tambourinés à la porte.

Philippe ouvrit les yeux, se demandant s'il était encore dans un des rêves qui avaient hanté sa nuit. Il se rendit rapidement compte qu'il avait à nouveau basculé dans la réalité et que c'était sa porte qui tremblait sous les coups. Il se leva et grommela :

— Oui, j'arrive !

Il était en caleçon quand il ouvrit. Deux gendarmes en tenue réglementaire lui faisaient face. La situation lui arracha un sourire et il les questionna :

— Puis-je vous demander ce qui me vaut cette visite matinale ?

Un des deux hommes, sans doute le supérieur hiérarchique, lui demanda :

— Êtes-vous bien le dénommé Philippe Dubreuil ?

Il acquiesça.

— Brigadier Guérin. Nous avons un certain nombre de questions à vous poser.

Philippe n'était pas vraiment surpris, au vu de l'état dans lequel il était rentré dans la matinée. Un tel événement dans un petit village comme Penmach ne passe pas inaperçu.

— Bien sûr, Messieurs. Je suis juste confronté à un léger problème pour le moment : mes vêtements sont trempés et je n'ai pas pris de quoi me changer.

Le patron de l'hôtel apparut alors dans l'encoignure de la porte.

— Vous devez faire à peu près la taille de mon fils, je peux vous prêter un pantalon, une chemise et une veste.

Philippe ne lui demanda pas ce qu'il faisait là et accepta sa proposition.

Dès que l'homme fut revenu, il se glissa dans les vêtements propres et descendit dans la salle avec les gendarmes. Arrivé en bas de l'escalier, il leur demanda :

— Je suis rentré assez tard ce matin et je meurs de faim. Pensez-vous qu'il soit possible de commencer à répondre à vos questions devant un café et un morceau de pain ?

Les gendarmes se regardèrent et le chef, après avoir rapidement réfléchi, accepta :

— Va pour un café, ça ne nous fera pas de mal non plus après ce qui vient de se passer.

Le patron apporta alors trois cafés, un pain et une terrine, ainsi que l'aspirine qui lui avait été demandée.

En buvant son café, Philippe nota qu'un pâle soleil était revenu. Il repensa à son aventure de la nuit et se doutait de ce qui avait pu pousser la gendarmerie à venir le tirer du lit à onze heures du matin.

Quand chacun se fut restauré, Philippe attaqua :

— Messieurs, je vous remercie pour votre compréhension et je suis prêt à répondre à vos questions.

Le brigadier prit la parole et demanda de façon presque caricaturale :

— Pouvez-vous m'expliquer ce que vous avez fait cette nuit entre vingt-deux heures et sept heures du matin ?

Philippe ne fut bien sûr pas surpris par la question. Il s'était demandé pendant le petit déjeuner comment il devrait y répondre. Il avait décidé de raconter les faits tels qu'il les avait vécus. Après tout, il n'avait rien fait de répréhensible.

— Si vous avez du temps devant vous et êtes prêts à écouter une histoire étrange, je vais éclairer votre lanterne.

— Nous vous écoutons.

Il prit son temps pour raconter son périple, profitant de cette occasion pour essayer de remettre de l'ordre dans ses idées. Le patron du bar était resté à proximité, trouvant là de quoi alimenter les conversations des prochaines semaines. Les gendarmes furent un peu surpris quand il arriva à l'intervention d'Aanig, mais le tenancier s'empessa de confirmer la réalité du récit. Que cette femme était étrange, mystérieuse et, il lui fallait bien se l'avouer, envoûtante ! Elle lui avait en fait sauvé la vie, avant même que tout n'arrive. Il resta un moment silencieux, repensant à elle.

— Et ensuite ? relancèrent les gendarmes.

Il reprit son histoire, le patron s'approchant un peu plus de la table, sans aucune discrétion cette fois-ci. Après tout, son aventure allait devenir de notoriété publique, mais cela était en fait indifférent à Philippe. Comme il avançait dans son récit, il s'aperçut que toute la salle l'écoutait. Il eut l'impression d'être un de ces conteurs de veillées, que l'on écoutait raconter ses histoires le soir au coin du feu... En Bretagne par exemple.

Quand il arriva au moment du sacrifice, ou de ce qu'il imaginait comme tel, il vit quelques visages se crispier légèrement dans l'assemblée. Sur le coup, il n'en tint pas compte, mais il ressentit au même moment la brûlure sur son bras. Il l'avait oubliée, mais elle se rappelait à lui. Il la soignerait plus tard. Lorsqu'il expliqua comment la statuette lui avait mystérieusement sauvé la vie, un murmure parcourut l'assistance.

Il termina son récit. De longues secondes s'écoulèrent avant qu'un des gendarmes ne prenne la parole.

— Monsieur Dubreuil, en temps normal et avec mes vingt ans d'expérience de gendarmerie, je pencherais pour un délire éthylique ou l'histoire d'un mythomane.

Un vent de désapprobation souffla sur la salle, comme dans un théâtre. Le tenancier en profita pour glisser qu'il n'avait servi qu'une bière à Philippe la veille. Le représentant de l'Ordre tapa sur la table pour rétablir le silence et reprit.

— Mais, primo, vous avez raconté votre histoire de façon logique et secundo ce qui vient de se passer dans la nuit me pousse à penser qu'il y a quelques bribes de vérité dans tout ça. En vertu de quoi, monsieur Dubreuil, je vous demande de bien vouloir nous suivre pour nous montrer exactement où et comment se sont passés les événements dont vous nous avez parlé à l'instant.

— Messieurs, je suis à votre disposition.

Il était curieux de savoir quel était l'événement qui avait donné un peu de crédit à son aventure digne d'une nouvelle d'Edgar Poe. Il demanda à l'hôtelier :

— Puis-je garder vos vêtements jusqu'à ce que j'aie l'occasion d'en acheter d'autres ?

— Si vous le souhaitez. Vous nous raconterez la suite quand vous me les rapporterez.

Philippe quitta la salle avec les gendarmes et monta avec eux dans leur 307 break de service.

— Pouvez-vous me dire quel est cet événement qui vous a amenés à accorder un peu de crédit à mon récit, auquel j'ai moi-même du mal à croire ?

— Vous verrez ça dans quelques minutes.

Les gendarmes laissèrent leur véhicule au pied du calvaire et prirent le sentier que Philippe avait emprunté la veille. Le timide soleil d'hiver rendait le paysage plus gai et marcher lui permit de récupérer de sa nuit cauchemardesque. Personne ne parlait. Il en profita pour admirer la lande couverte de bruyère accrochée à la mince couche de terre qui avait réussi à s'incruster dans la rudesse du chaos granitique. C'était un paysage reposant et les cris des mouettes rythmaient leur avancée.

Ils arrivèrent à proximité du monolithe. Philippe fut surpris en voyant un attroupement au milieu des pierres. Plus d'une dizaine de personnes étaient déjà là : il reconnut les vestes bleues de la gendarmerie au milieu du groupe.

— Attendez-nous là quelques minutes !

Les deux gendarmes se dirigèrent vers le groupe et entamèrent une longue discussion en montrant Philippe. Après un bon quart d'heure, ils l'appelèrent :

— Vous pouvez venir !

Philippe s'approcha, s'interrogeant sur ce qui s'était passé. Un homme corpulent, dans une gabardine grise et dégageant une autorité naturelle, le salua.

— Monsieur Dubreuil ?

— Oui, c'est moi !

— Commissaire, ou plutôt commandant Palangon, de la police criminelle de Paris. Vous devez vous poser des questions sur votre présence en ces lieux, mais les deux gendarmes qui vous ont amené ici ont reçu ordre de ne pas vous en dévoiler la raison.

— J'imagine que cela a un lien avec mon aventure nocturne. Je suis d'ailleurs surpris que vous m'ayez localisé si vite.

— Penmach est un petit village, monsieur Dubreuil et il y a peu de touristes dans la région à cette époque de l'année. Les deux personnes qui vous ont escorté jusqu'ici m'ont fait un résumé de ce que vous leur avez raconté. Dur à croire de prime abord, mais ce que nous avons découvert dépasse aussi l'entendement. Ce que vous allez voir risque de vous choquer, je préfère vous prévenir tout de suite. Suivez-moi !

Dubreuil et Palangon se dirigèrent vers le centre du monolithe. Les hommes s'écartèrent à leur passage. Une forme blanche les attendait, allongée sur le sol. Philippe s'avança et reconnut un corps humain en position fœtale. Mais ce corps était blanc, comme l'albâtre, comme une statue nue déposée en plein milieu de nulle part. Il se rapprocha du visage : c'était une femme, jeune a priori, mais totalement spectrale. Dans un état second, il remarqua des traces d'incision sur son corps. L'horreur prit alors le dessus et il se retourna, vomissant toutes les tripes de son corps. Il était prêt à supporter beaucoup de choses, mais là, c'était trop pour lui. Il tremblait nerveusement en vomissant : la peur, l'horreur, la fatigue, des semaines d'angoisse, tout ressortait maintenant.

— Elle a été vidée de son sang, consciencieusement. Le médecin légiste vient de repartir. D'après sa première expertise, c'est un travail de professionnel, ou de malade.

— Quand l'avez-vous trouvée ?

— Elle a été découverte, ce matin vers sept heures, par un cantonnier qui passait dans le coin. Il n'y a pas touché et est allé prévenir immédiatement la gendarmerie. Une rapide enquête nous a permis de savoir que vous étiez justement ici hier. Le récit du sacrifice auquel vous avez assisté concorde presque trop avec ce qui vient de se passer.

— Insinueriez-vous que...

— Non, vos affaires ont rapidement été vérifiées et il y aurait forcément des traces de sang sur vos vêtements. Et ce type de meurtre ne

s'improvise pas. Par contre, j'aimerais que vous regardiez à nouveau le visage de cette femme pour nous dire si vous le reconnaissez.

Philippe se remémora la scène de la nuit, avec cette femme hurlante et la bande de malades qui l'entouraient, puis se dirigea à nouveau vers le cadavre. Elle semblait figée dans l'éternité et avait perdu toute trace d'humanité. Il avait déjà vu des morts, mais il leur restait toujours cette parcelle de vie qui ne voulait pas disparaître. Ici, il était face à un objet. Il se baissa.

— La femme que j'ai vue hier avait effectivement des cheveux longs, comme elle. Il était difficile d'en distinguer la couleur dans la nuit. Elle était plutôt petite, car elle arrivait à l'épaule de l'homme qui voulait la tuer. Mais était-ce vraiment un homme ? Celui-là par contre, je garderai sa silhouette en mémoire toute ma vie. Elle avait un manteau rouge aussi... si jamais vous retrouvez les vêtements. Ça pourrait être elle.

Il se releva et s'appuya sur un des menhirs, perdu dans le néant. Sa femme, ses enfants, cette inconnue, un jeu de piste macabre, jusqu'où cela le conduirait-il ?

— Je vais bien évidemment vous demander de rester à notre disposition. Nous aurons besoin de votre déposition pour tenter de retrouver les assassins qui ont participé à cette farce morbide. Par ailleurs, il va falloir remonter la piste du mail que vous avez reçu.

— Je suis à votre totale disposition, commandant.

— Parfait, les gendarmes vont vous reconduire à votre hôtel afin que vous puissiez y récupérer vos effets. Je vous demanderai de bien vouloir leur donner officiellement votre version des faits. Je vous recontacterai dans la semaine pour approfondir cette enquête. Je pense que votre journée a été assez éprouvante et que vous avez besoin d'un peu de repos.

— Je vais rentrer sur Paris, commandant. Où souhaitez-vous me revoir ?

— Je vous reverrai à Paris. Le hasard a voulu que je sois à Quimper quand la nouvelle est tombée. Mon équipe est basée sur l'île de la Cité.

— Vous avez déjà mis en place une équipe ?

— Je vais vous donner une information très confidentielle, monsieur Dubreuil, et je vous demande de ne pas la divulguer à qui que ce soit. C'est le troisième meurtre de ce type commis en France depuis trois mois. Alors nous voulons arrêter cette hécatombe.

Philippe était abasourdi. Ces affaires n'avaient pas filtré dans les journaux. Et il était aussi particulièrement inquiet : que venaient faire ses enfants au milieu de cette histoire ? Une angoisse le saisit, qui ne le quitterait pas pendant longtemps.

— Y avait-il des enfants parmi les victimes ?

— Non, des femmes et des hommes, plutôt jeunes, mais pas d'enfants.

4. LE VICOMTE DE VALORGUE

Cela faisait trois jours que Philippe était rentré à Paris. Son aventure en terre bretonne l'avait secoué et les nuits agitées qu'il avait passées depuis ne l'avaient pas aidé à récupérer.

Chose étrange, il avait été incapable de remettre la main sur la statuette. Il était sûr qu'elle était dans la poche du pantalon qu'il avait porté cette nuit-là et qu'il l'avait encore quand il était rentré à l'hôtel. Il avait interrogé l'hôtelier, qui lui avait affirmé n'avoir touché à aucune de ses affaires. Il n'avait pas insisté ; après tout, cette statuette qui lui avait été mystérieusement donnée et lui avait mystérieusement sauvé la vie pouvait aussi mystérieusement disparaître.

Il avait repris son travail, ne supportant pas de tourner en rond dans son appartement à ressasser les événements qu'il venait de subir, sans être en mesure d'agir ou de faire avancer ses recherches. Il s'était bien sûr jeté sur son ordinateur en arrivant, dans l'espoir que son correspondant inconnu lui ait envoyé un nouveau message : mais rien.

Un courrier électronique anonyme sans doute transmis d'un cybercafé, une statuette qui avait disparu, le corps d'une inconnue sacrifiée selon un rite barbare : c'était tout ce dont il disposait pour retrouver la piste de ses enfants. Vraiment peu, trop peu ! Il attendait d'ailleurs avec impatience la convocation du commissaire Palangon pour en savoir un peu plus.

Depuis qu'il était seul avec ses enfants, il habitait un appartement dans le VI^e arrondissement de Paris, rue Monsieur le Prince, situé juste à côté de la Sorbonne et proche du jardin du Luxembourg. Il pouvait ainsi facilement aller se promener avec eux et l'animation perpétuelle de ce quartier l'avait aidé à reprendre pied.

Avant le drame qui avait frappé sa femme, ils avaient habité Grenoble. Mais il n'avait pas eu la force d'y rester, assailli par trop de fantômes qui venaient le hanter à chaque détour de rue ou derrière chaque montagne. Cela avait été pour lui un crève-cœur de quitter les Alpes, mais il avait eu besoin de couper avec son passé. Ses enfants surtout avaient eu du mal à faire le saut. Ils étaient maintenant bien intégrés et avaient adopté leur nouveau mode de vie... enfin, jusqu'à cette visite au Louvre. Il repensait au « mangemort » de sa fille. Ce qui n'avait été au début qu'une plaisanterie lui tournait maintenant dans la tête après le meurtre de Penmach : il en parlerait au commissaire Palangon.

Philippe Dubreuil travaillait comme architecte d'intérieur. Il s'était fait un nom à Grenoble et avait aménagé de nombreux appartements. Ses clients faisaient appel à lui soit pour avoir des intérieurs meublés avec

goût, soit pour montrer à leurs connaissances qu'ils avaient assez d'argent pour s'offrir un aménagement de prix. Quoi qu'il en soit, cela avait permis à Philippe de se faire plaisir et de s'offrir une situation confortable.

Il avait des amis à Paris qui lui avaient permis de prendre contact avec un cabinet d'architectes et le bouche à oreille en avait rapidement fait un des architectes qu'il fallait prendre pour être dans le vent. Ce snobisme avait du bon et il pouvait maintenant trier ses clients. Il était évident que ce qui lui était arrivé avait perturbé son activité, mais c'était le dernier de ses soucis. Par conscience professionnelle, il s'était tout de même organisé avec ses collaborateurs pour ne pas mettre en péril la marche du cabinet.

Ce matin-là, il neigeait sur Paris. À peine tombée sur les trottoirs, la neige se salissait au contact des pas des passants. Philippe eut une pensée pour le massif des Écrins, mais ce n'était pas le moment de tomber dans la mélancolie. Il avait rendez-vous à Neuilly pour travailler sur le projet de décoration d'un appartement de plus de deux cents mètres carrés. Il avait décidé de s'occuper de cette affaire, qui devrait lui demander suffisamment de temps pour éviter de trop penser au reste. Il avait pris le métro, ayant choisi de ne pas circuler en voiture dans Paris pour ses activités professionnelles.

Il arriva au pied de l'immeuble, un immeuble cossu, signe de l'opulence de la riche bourgeoisie de l'Ouest parisien. Il y avait bien sûr un code dont on avait omis de lui donner le numéro. Il prit son portable et appela son client. Un homme d'une bonne soixantaine d'années descendit lui ouvrir. Voulait-il l'accueillir ou conserver secret le code d'accès de sa demeure ?

Ils montèrent jusqu'au dernier étage et l'homme fit entrer Philippe. Le volume de l'appartement était splendide et un petit escalier intérieur permettait d'accéder à une large terrasse installée sur le toit.

— Alors ? demanda le propriétaire.

— Vous avez un très bel appartement, dit sincèrement Philippe.

— Merci. Mais je ne supporte plus cette décoration, lança-t-il de façon abrupte. C'est ma femme qui l'avait faite et je veux autre chose.

Philippe ne dit rien, attendant la suite avant de se lancer dans un quelconque commentaire.

— Cet appartement me vient de ma famille et ma femme avait voulu le refaire à son goût. J'avais accepté : après tout, ça lui faisait plaisir et ça l'occupait. Pendant ce temps-là, je pouvais tranquillement m'occuper de mes recherches. Mais depuis qu'elle est partie, cet agencement et ces meubles me deviennent insupportables. À nouvelle vie, nouveau décor !

Ça a le mérite d'être clair et direct, pensa l'architecte.

— Avez-vous une idée de ce que vous souhaitez ? demanda-t-il.

— Je sais ce dont je ne veux plus : ces fauteuils Louis XV et Louis XVI n'ont plus leur place ici. Le vieil aristo que je suis a décidé de passer ces meubles monarchiques par les armes. Je veux quelque chose de plus sobre. Débarrassez-moi de ces tentures et de ce décor de courtisane. Ma femme est partie avec un artiste, de vingt ans plus jeune. Un malin qui a compris comment monter ses expositions. Et elle a eu l'indélicatesse de me laisser tous ces meubles et ces froufrous. Enfin, je suis peut-être un peu bavard, mais la vérité vaut d'être dite.

Philippe était en fait amusé par cette déferlante de mots et attendait la suite de l'histoire.

— Je ne me suis même pas présenté : vicomte César Adhémar de Valorgue. Oui monsieur, vous pouvez me respecter : avoir survécu soixante-treize ans avec un prénom comme ça, ça frôle l'exploit ou le génie.

— Votre père était un admirateur de Pagnol ?

— Vous êtes loin du compte, mon jeune ami, c'était un adorateur de Rome. C'est de là que vient mon premier prénom. Remarquez que je ne m'en tire pas trop mal : j'aurais pu m'appeler Néron ou Britannicus. Quant au deuxième prénom, c'est la croix que doivent porter tous les mâles de cette famille depuis plus de quinze générations : le prénom d'un ancêtre qui a apporté gloire et renom à la famille. Afin de ne pas perpétuer cette malédiction, j'ai décidé de ne pas avoir d'enfant. Bien, je parle, je parle, mais nous sommes toujours debout et je ne vous ai encore rien proposé à boire : j'ai un petit calva de trente-cinq ans d'âge que vous vous devez de goûter. Asseyez-vous, je vais le chercher.

Philippe ne pouvait résister à ce tourbillon et n'en avait d'ailleurs pas envie. La verve de ce vieil original lui apportait un peu de la légèreté dont il manquait cruellement en ce moment. L'homme revint avec la bouteille et deux verres à digestif. Il servit deux rasades à assommer un bœuf et reprit :

— Il est encore un peu tôt et il faut rester raisonnable. Regardez cette couleur ambrée et sentez-moi ces arômes. Fermez les yeux et vous vous retrouverez projeté dans un bocage normand, sous le feuillage d'un pommier au milieu de l'été. Ou encore mieux, dans une cave fraîche aux fûts de chêne centenaires ! Mais nous nous éloignons du sujet. Vous m'avez demandé ce que je souhaitais : quelque chose d'à la fois sobre et digne. Plus de rococo, nous sommes bien d'accord.

Philippe essaya de reprendre la parole.

— Parlez-moi de ce que vous aimez, afin que je puisse un peu mieux cerner ce que nous pourrions recréer.

— Jeune homme, vous avez posé une question qui pourrait vous laisser cloué à ce fauteuil pour des heures. J'essaierai de forcer ma nature

et d'être concis. Je suis docteur en histoire, spécialisé dans l'étude des civilisations anciennes. Grâce à mon père, qui hors mes prénoms m'a laissé de quoi vivre sans compter, j'ai pu parcourir le monde pour compléter mes recherches. Alors, partez sur ces thèmes pour me proposer quelque chose.

— Passer d'un salon Louis XVI à une salle de temple hypostyle amènerait effectivement un changement de style certain à votre appartement, dit Philippe en souriant.

— Et pourquoi pas, mon cher ! Sachez que l'argent n'est pas un problème. Je pense que je ne devrais pas parler comme ça si je veux une facture raisonnable, mais au diable l'argent quand on en a. Mes derniers travaux ont porté sur les peuplades celtes, pourquoi ne pas s'inspirer de cette base ?

Les derniers mots claquèrent au visage de Philippe. Le présent le rattrapa instantanément.

— Vous pâlissez, jeune homme, voulez-vous une autre goutte de calva ?

— Non, désolé ! C'est juste que... je suis en ce moment confronté à quelques questions qui pourraient avoir trait à la culture celte.

— Mon garçon, je suis votre homme. Posez-moi des questions et si je ne connais pas les réponses, je les trouverai : j'ai beaucoup d'amis au Collège de France et dans d'autres instituts. Voyez-vous, ma femme m'emmerdait, mais en fait, l'âge venant, je pense que je m'emmerde encore plus depuis qu'elle est partie. Veuillez excuser mes excès de langage, mais penser à elle a le don de me faire retrouver un vocabulaire rabelaisien.

— Je vous remercie, Monsieur de Valorgue. Je vous propose de reprendre contact avec vous d'ici quelques jours. J'aimerais venir prendre les dimensions exactes de votre appartement. Si vous l'acceptez, je ferai un reportage photo qui me permettra de bien visualiser les volumes de votre appartement ; j'aurai réfléchi à quelques avant-projets et nous pourrons en parler.

— Monsieur, j'ai l'expérience des hommes et je suis persuadé que nous ferons un excellent travail ensemble. J'ai aussi un manoir en Normandie à retaper et même si ma femme n'y a pas sévi, il a cependant besoin d'être rafraîchi. Nous en parlerons plus tard !

Philippe prit congé du vieil aristocrate et descendit. L'air du dehors lui fit du bien et il ne sut pas dire s'il avait été saoulé par le calva ou par le flot incessant de paroles de son interlocuteur. Sans doute les deux ! Il avait par contre l'impression qu'il pourrait avoir un soutien dans sa recherche de la

vérité et accessoirement de l'activité professionnelle pour de longues semaines.

5. LE PROFESSEUR DAMENTIEVA

Quand il arriva à son cabinet d'architecte situé sur le bas du boulevard Saint-Michel, Philippe fut hélé par une des secrétaires :

— Philippe, vous avez eu un appel téléphonique d'un commissaire Palangon il y a quelques minutes. Il souhaite que vous le rappeliez dès que possible.

— Je vous remercie, Sonia. A-t-il laissé ses coordonnées ?

— J'ai posé un post-it sur votre téléphone.

Il se dirigea vers son bureau et jeta son manteau sur l'un des fauteuils. Il se fit un expresso avec la nouvelle machine italienne qui avait été installée et s'assit face à sa table. Le numéro de téléphone portable était effectivement là. Il était à la fois pressé d'avoir des nouvelles, mais anxieux de prendre le combiné. « Allez, tu n'es plus un gamin ». Il décrocha et composa le numéro. Plusieurs sonneries, interminables, se succédèrent, jusqu'à ce que quelqu'un décroche.

— Palangon à l'appareil.

— Philippe Dubreuil. Vous avez essayé de me joindre il y a quelques minutes.

— Ah ! Dubreuil, vous tombez bien. Pouvez-vous être d'ici une heure à la préfecture de police ?

— Pas de problème, c'est dans mon quartier.

— Alors, venez. Quand vous arriverez là-bas, vous demanderez le professeur Damentieva. Je prévois la réception, ils vous piloteront jusqu'à nous.

— Vous avez du nouveau ? demanda Philippe en notant le nom de la personne qu'il devait contacter.

— Venez et on parle de tout ça dans une heure.

Palangon raccrocha. Philippe but son expresso et regarda sur un plan l'adresse exacte de la préfecture de police. Il lui suffisait de passer la place Saint-Michel, de traverser la Seine sur le pont Saint-Michel et il se retrouvait sur l'île de la Cité, en face de la préfecture. Cela lui laissait largement le temps d'aller manger un sandwich grec dans le quartier de la Huchette.

Il arriva à deux heures devant l'entrée de la préfecture. Il fut impressionné par l'activité de ruche qui y régnait dès qu'on y entrait. Nombre d'affaires criminelles ou judiciaires qui concernaient ce pays passaient un jour ou l'autre dans ces bâtiments. Il se dirigea vers le bureau d'accueil et fut découragé par la file d'attente qu'il vit devant lui. Il en

aurait bien pour un bon quart d'heure et serait en retard. Il n'avait pas prévu ça. Un policier de garde le fixa et vint vers lui :

— Monsieur Dubreuil ?

— Oui, c'est moi.

— Le professeur Damentieva vous attend. Veuillez me suivre, je vais vous conduire jusqu'à elle.

Philippe suivit le gardien dans un dédale de corridors pour atteindre un grand bureau blanc, avec une table et quelques chaises autour.

— Attendez là, s'il vous plaît, je vais la chercher.

Au bout de quelques minutes, une femme entra dans la pièce. Elle était grande, blonde, avec un type slave prononcé et elle fixa Philippe. Ce dernier se sentit un peu mal à l'aise.

— Bonjour, j'attends le professeur Damentieva.

La femme le regarda sans ciller :

— Adriana Damentieva ! Le commissaire Palangon nous rejoint d'un instant à l'autre.

Philippe se sentit très embarrassé. Il ne s'attendait pas à cette femme, à qui il donnait à peu près trente-cinq ans. Mais il était inutile de se confondre en excuses, cela n'aurait fait que rendre la situation plus délicate.

L'arrivée du commissaire Palangon rompit le silence qui devenait pesant.

— Je vois que vous avez fait connaissance. Adriana, je te présente Philippe Dubreuil, qui a été témoin du nouveau meurtre sur lequel nous travaillons. Monsieur Dubreuil, Adriana Damentieva, qui officie ici depuis plus de cinq ans après avoir fait ses classes à Moscou. Nous faisons appel à elle quand nous nous retrouvons dans des situations complexes ou inhabituelles : Adriana est d'une redoutable efficacité. Avant de commencer, voulez-vous un café ?

Philippe accepta et Palangon envoya un gardien chercher trois cafés. Ils entamèrent la conversation et quand ils furent servis, le commissaire entra dans le vif du sujet.

— Monsieur Dubreuil, la situation est grave. Je ne vais pas finasser avec vous. Cette enquête est particulièrement confidentielle, mais nous avons besoin de votre témoignage. Par ailleurs, ceci peut nous faire progresser dans la recherche de vos enfants. Nous n'avons théoriquement pas le droit de partager des informations avec vous et il est évident que si vous en dévoiliez à l'extérieur, nous n'apprécierions que très peu et nierions tout en bloc. Cela pourrait même vous valoir quelques ennuis. Acceptez-vous de collaborer à cette enquête dans ces conditions ?

— Bien évidemment, répondit Philippe. Si cela peut contribuer à coincer la bande d'assassins qui commettent ces meurtres et m'aider à retrouver mes enfants, je signe tout ce que vous voulez.

— Il n'y aura aucune signature, monsieur Dubreuil, ce sera ma parole et la vôtre.

Les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux pendant de longues secondes.

— Vous avez la mienne, commissaire.

— Très bien, alors suivez-nous pour une descente aux enfers.

Ils sortirent tous les trois de la pièce et ce fut le docteur Damentieva qui guida les deux hommes. Elle était dans son domaine et c'était elle qui prenait maintenant les choses en main. Ils parcoururent de nombreux couloirs animés pour arriver dans une zone beaucoup plus calme. Cela faisait bien cinq minutes qu'ils marchaient et pas un mot n'avait été échangé. Ils entrèrent dans une petite pièce banale aux murs blancs et salis par la poussière qui s'accumulait depuis des mois. Sur un des côtés de la pièce, Philippe remarqua une porte qui ressemblait à un accès d'ascenseur. Ils s'en approchèrent et Adriana Damentieva sortit de sa poche une carte magnétique. Elle la glissa dans une fente située près de la porte et un panneau métallique glissa, dévoilant un écran de contrôle. Le médecin y plaça la main et la porte s'ouvrit. Philippe ne se permit aucun commentaire, mais eut l'impression d'être plongé dans un film américain, prêt à rentrer dans l'univers des « Men in Black ». C'était assez étrange de trouver un tel dispositif en ce lieu. Ils rentrèrent dans l'ascenseur et descendirent. Quand ils en sortirent, ils débouchèrent dans une grande salle voûtée aux murs de pierre.

— Monsieur Dubreuil, lança Adriana, vous êtes maintenant dans un lieu qui n'apparaît pas sur les plans officiels de la préfecture de police. Comme vous l'a expliqué le commissaire Palangon, c'est plus que de votre discrétion dont nous avons besoin. Je n'aime pas faire des discours pompeux, mais vous entrez maintenant dans un monde que vous n'auriez jamais dû fréquenter. Il n'est pas facile d'en sortir indemne. J'espère qu'Augustin ne s'est pas trompé à votre sujet.

— Augustin ?

— Oui, Augustin, reprit Palangon. Nous n'avons pas eu le temps de faire de longues présentations, mais je pense que nous en aurons bientôt l'occasion.

— Permettez-moi une question, histoire d'assouvir ma curiosité. Où sommes-nous ? Cette pièce a tout d'une salle de style roman.

— Vous avez raison, reprit la Russe. Nous sommes dans une ancienne crypte du XI^e siècle. Comme vous le savez, Paris s'est construite par strates, et en creusant, les architectes sont tombés sur cette salle qu'ils ont

restaurée et gardée en l'état. Mais nous ne sommes pas là pour faire de l'archéologie : venez !

Ils suivirent un long couloir et franchirent une nouvelle porte à l'aide de la même carte magnétique. Ils pénétrèrent alors dans une vaste pièce, d'un blanc immaculé.

— Vous voici dans mon antre, annonça le professeur Damentieva en esquissant un léger sourire. Ce sourire adoucissait tout de suite la sévérité de son visage.

La pièce était carrée. Sur le mur de gauche se trouvaient plusieurs rangées de tiroirs : il n'arrivait pas à leur imaginer une utilisation. À droite, trois portes, fermées menaient Dieu sait où. En face, le mur était en partie vitré, dévoilant une sorte de salle de réunion. Des néons éclairaient le lieu et le rendaient impersonnel. Philippe avait l'impression d'être dans une salle d'opération.

— Suivez-moi, nous allons passer dans mon bureau.

Ils franchirent la porte du fond et pénétrèrent dans la salle qu'il avait aperçue derrière la baie vitrée. Autant la pièce principale était froide et austère, autant le bureau dégageait une ambiance chaude, même accueillante.

— Bienvenue, annonça Adriana.

Le long d'un des murs, une grande table de travail était recouverte de dossiers et deux ordinateurs trônaient entre les papiers. À l'opposé était disposée une petite table basse entourée de quatre fauteuils en cuir, d'aspect confortable. Quelques plantes vertes, un four à micro-ondes, un réfrigérateur et l'indispensable machine à expresso complétaient la décoration. La lumière était tamisée et cette ambiance rassérénait Philippe, un peu inquiet à l'idée de ce qu'on allait lui faire découvrir.

— Posez vos vestes et installez-vous, dit la Russe en leur montrant le portemanteau. Nous avons beaucoup de travail devant nous. Avant de commencer, voulez-vous un café ou quelque chose d'un peu plus sérieux ? Vodka, cognac, calva ?

— Un cognac, s'il te plaît, demanda le commissaire Palangon.

— Et vous, monsieur Dubreuil ?

— Si je pouvais avoir un cognac et un petit café, ce serait parfait.

— Très bien, profitez de la générosité de l'administration française.

Pendant qu'elle leur préparait leurs boissons, Philippe s'imprégnait du décor. Des reproductions de toiles très colorées étaient fixées aux murs : Van Gogh et Matisse. Sur le bureau, une photo dans un cadre représentait un homme assez jeune. Il remarqua aussi, chose plus surprenante, deux poignards qui ne devaient pas servir uniquement à ouvrir du courrier. Dès

qu'il en aurait l'occasion, il demanderait au commissaire quelques renseignements sur ce mystérieux professeur russe.

Elle les servit, prit elle-même une vodka et rentra dans le vif du sujet.

— Comme vous l'avez compris, un nombre très restreint de personnes, même de la police, a accès à ces locaux. Si nous vous y avons amené, c'est que vous détenez peut-être des indices capitaux dans l'enquête qui nous occupe en ce moment.

Philippe l'interrompt :

— Je suis désolé de vous couper la parole, mais j'ai croisé une fois le commissaire Palangon en Bretagne il y a trois jours et il m'a appelé aujourd'hui en fin de matinée. Si cela ne met pas en cause des secrets d'État, vous serait-il possible d'éclairer ma lanterne sur cette enquête pour laquelle vous avez besoin de moi ?

— J'aurais dû commencer par là, reconnut Palangon. Je ne l'ai pas mis au courant précisément de l'affaire.

— Alors je te laisse faire un résumé de l'histoire, dit la Russe en se calant confortablement dans un fauteuil.

— Cette affaire a commencé il y a un peu plus de trois mois, en Bretagne. Le 15 octobre, j'ai été prévenu par un ami qui travaille à la gendarmerie de Carnac : ils étaient en présence d'un homicide tout à fait inhabituel. Ils avaient trouvé le cadavre d'une femme sous un dolmen à Kercado. C'est un dolmen à couloir sous tumulus, sans doute un ancien tombeau : il se trouve dans une propriété privée. Il y a toujours des gars un peu dérangés que les alignements de Carnac inspirent, mais c'était la première fois qu'ils y retrouvaient un cadavre. Je m'y suis rendu rapidement et je peux vous avouer que j'ai été secoué par ce que j'ai vu.

— Les mêmes blessures que celles trouvées sur cette femme la semaine dernière ?

— Tout à fait. Cela fait plus de trente ans que je travaille pour la police criminelle et j'ai hélas été souvent confronté à la mort. Mais la façon dont cette femme avait été tuée avait quelque chose de méthodique, de non-humain.

— Comment se fait-il que l'on n'ait pas entendu parler de cette affaire ? Les médias sont en général friands de ce genre de faits divers ?

— Le cadavre a en fait été découvert par les gendarmes. Le propriétaire du terrain sur lequel se trouve le tumulus avait appelé pendant la nuit pour se plaindre de bruits dans sa propriété. Le genre de personnage qui appelle trois fois par semaine la gendarmerie pour diverses raisons. Les gendarmes n'ont pas donné suite, mais sont quand même passés le lendemain matin. Ils ont vu la grille entrouverte et ont continué jusqu'au tumulus. Une porte avait été installée à son entrée pour éviter le

vandalisme et elle était ouverte. Ils ont alors décidé d'aller jeter un œil et sont tombés sur la fille, qui était ligotée par terre, en position fœtale elle aussi.

Un silence suivit, pendant lequel Palangon termina son cognac.

— Et personne n'a rien vu ? demanda Philippe.

— Vous imaginez bien que nous avons mené une enquête, aussi large que discrète. Rien, pas un seul indice. Personne n'a rien vu, pas d'inconnus dans la région, absolument rien. Nous avons fouillé nos fichiers. Aucun meurtre de ce type n'avait jamais été perpétré.

— Avez-vous réussi à trouver l'identité de la victime ?

— Oui, assez rapidement. C'était une étudiante belge qui avait disparu, en Bretagne justement, deux mois auparavant. Elle faisait du camping avec des amis et s'était un jour volatilisée en emportant ses affaires.

— Cela veut dire qu'ils l'ont gardée deux mois avant de la tuer... ou était-elle morte avant d'être amenée sous ce dolmen ?

— Vous avez raté une carrière de flic, monsieur Dubreuil. Vous savez poser les questions et je vais y répondre. Elle est morte la nuit où la gendarmerie avait reçu l'appel. Cette affaire aurait fini par être classée si nous n'avions pas trouvé un autre corps sacrifié dans des conditions similaires. Cela ne vous gêne pas si je fume ?

Pendant que le commissaire Palangon sortait un paquet de cigarettes, Philippe regarda autour de lui. Il était confortablement installé dans un endroit dont il n'imaginait même pas l'existence une heure auparavant et on était en train de lui présenter un monde dans lequel, il le pressentait, il allait bientôt plonger. Le policier tira sur sa cigarette et continua.

— Le 25 décembre, ça vous dit quelque chose ?

— Noël ?

— Bravo ! On a trouvé un second corps sur le mont Sainte-Odile. C'est le cadeau qu'a eu l'aumônier d'un couvent en Alsace. Vous connaissez ?

— L'aumônier, non. Le mont Sainte-Odile, oui ! La tragédie de l'Airbus Lyon-Strasbourg par cette terrible nuit d'hiver. Par ailleurs, j'ai des amis qui habitent la région et j'ai eu l'occasion de m'y promener.

— Eh bien cette fois-ci, c'est dans la neige qu'on l'a retrouvé, non loin de l'entrée du couvent. Inutile de dire que ce brave aumônier n'attendait pas ce genre de petit Jésus. Un homme, jeune, avec les mêmes cicatrices et dans la même position. Le prêtre a eu la présence d'esprit d'appeler la gendarmerie sur-le-champ et de dérober le corps à la vue des pèlerins qui montaient pour la messe de Noël. La messe a dû commencer en retard, mais nous avons réussi à cacher ce meurtre aux journalistes.

— Pourquoi tenez-vous tant que ça à garder le secret ?

— Pour deux raisons : je sais par expérience que l'annonce de ce genre de meurtre risque de traumatiser inutilement les populations. Ensuite, si nous voulons mener une enquête sérieuse, il vaut mieux éviter les interférences des journalistes et des faux témoins qui veulent tout faire pour avoir leur quart d'heure de célébrité. Bref, c'est à ce moment qu'Adriana est entrée dans la boucle.

Philippe avait l'impression d'être immergé en plein roman policier. Rien ne l'avait préparé à affronter ce qu'il était en train de vivre en ce moment. Cependant, son esprit était aiguisé et il était persuadé que derrière ces meurtres mystérieux, il y avait une piste pour retrouver ses enfants. Il irait jusqu'au bout.

6. LE MAÎTRE DE L'ORDRE

Il avait fini par mettre un nom sur le personnage qui était venu perturber leur cérémonie. Il avait été doublement surpris. Comment l'intrus avait-il été au courant du lieu et de l'heure du troisième sacrifice ? Et encore plus surprenant, comment avait-il réussi à échapper à son pouvoir de grand prêtre ? Jusqu'à ce jour, tout s'était déroulé comme prévu et jamais il n'avait douté du succès de leur quête. Mais maintenant, un malaise s'était insidieusement instillé dans l'Ordre et il fallait à tout prix couper le mal à la racine.

Dans son luxueux appartement, le maître de l'Ordre avait envisagé un plan pour se débarrasser définitivement du gêneur. Si Dubreuil avait échappé, d'une manière qu'il n'arrivait pas encore à s'expliquer, à la puissance qui émanait de lui durant les cérémonies, il ne devrait pas résister à quelques centimètres d'acier entre les omoplates.

Il lui avait d'abord fallu un certain temps pour savoir si le gêneur était encore vivant après qu'il eut disparu du cercle des pierres levées. L'enquête avait été menée avec la plus grande discrétion. De faux journalistes avaient sillonné la région et avaient fini par retrouver l'hôtel où avait logé leur perturbateur. Récupérer son nom avait ensuite été une chose aisée, en échange d'un article qui ne serait jamais écrit. Le grand prêtre avait été abasourdi quand il avait vu qu'il s'agissait du père des deux enfants qu'il avait fait enlever. Cela faisait trop de coïncidences. Il devait trouver la source qui avait transmis à Dubreuil le lieu et l'heure de leur cérémonie. Mais la première chose à faire était d'empêcher l'architecte de parler, si ce n'était déjà fait.

Le crime devait ressembler à un assassinat crapuleux. Ses contacts indirects avec le monde de la pègre avaient été utiles pour trouver un homme dénué de scrupules et prêt à gagner quelques milliers d'euros. Ils lui avaient trouvé un Ukrainien, illégalement entré en France. Le genre de type qu'on imagine prêt à tuer pour un portefeuille et sans aucune relation avec l'Ordre.

Il lui tardait néanmoins que ce Dubreuil ait disparu de la circulation. Ce qu'on lui en avait dit n'était pas censé en faire un héros : un gars banal, avec une vie banale, mais dont les enfants étaient un des maillons du Grand Projet. Cela faisait plus de trois cents ans que les disciples de l'Ordre attendaient sa réalisation et c'était à lui que revenait l'honneur de le mener à bien. Il ne concevait même pas l'échec.

Le maître de l'Ordre était par contre plus préoccupé par la façon dont Dubreuil avait disparu lors de la cérémonie. Cet homme avait bénéficié

d'une protection et d'une protection puissante, trop puissante. Il était persuadé d'avoir éradiqué tous les obstacles susceptibles de s'opposer au grand retour. Il allait devoir se replonger dans les archives pour comprendre où le bât blessait et y remédier rapidement, maintenant que la phase finale du projet avait été lancée.

On frappa à sa porte ;

— Qu'est-ce qui se passe encore ? hurla-t-il.

Une secrétaire entra, tremblante.

— Monsieur, vous avez un appel sur votre ligne personnelle.

— Qui ?

— La personne s'est présentée comme un éditeur anglais, les éditions....

— Passez, je prends ! coupa-t-il.

C'était l'un de ses hommes de confiance, qui avait ses accointances avec le milieu. Lui-même n'avait bien sûr aucun contact avec ce monde, hormis quelques parrains ayant officiellement pignon sur rue avec des affaires florissantes.

— J'écoute.

— L'oiseau sera tombé du nid cet après-midi.

— Et qui l'aura fait tomber ?

— L'Ukrainien, comme prévu. Je vous confirme que c'est un illégal dont personne ne connaît officiellement la présence ici. Étant donné la somme négociée pour ce coup de patte, nos amis acceptent aussi de mettre notre exécuteur hors circuit dès qu'il aura terminé sa mission.

— Parfait. Quand ce sera fait, vous direz à ma secrétaire que le colis en provenance de Londres ne viendra pas, faute de transporteur. Je comprendrai.

— Bien monsieur.

Il raccrocha. Il trouvait ces meurtres vulgaires, mais il fallait en passer par là.

Une autre chose le tracassait. Rien n'avait filtré dans les journaux. Il savait que la police n'aimait pas terroriser les populations, mais un peu d'éclairage médiatique ne lui aurait pas déplu. Il avait eu très peu de retours d'information sur le travail de la police, très peu ! A priori, un petit commissaire sur la touche menait l'enquête, ce qui ne représentait aucun danger. Mais ses informateurs, pourtant placés à des postes clés, avaient été incapables de lui dire si d'autres services avaient été mis sur le coup.

Enfin, sa devise avait toujours été de traiter les choses les unes après les autres. Dès qu'il aurait réglé le problème de l'architecte, il préparerait la phase suivante du Grand Projet.

7. L'ANTRE DU PROFESSEUR

— Vous connaissez maintenant l'histoire, reprit Adriana. Je suis sûre que vous avez plein d'autres questions et nous tâcherons d'y répondre. Mais je veux à mon tour vous montrer quelque chose. Nous n'allons pas loin, juste dans la pièce principale.

Ils se levèrent et la suivirent jusqu'au mur équipé de tiroirs.

— Vous n'êtes sans doute pas habitué à ce que vous allez voir, mais nous ne pouvons vous l'épargner si nous vous désirons totalement opérationnel.

Elle composa un code sur un clavier intégré dans le mur et tira un des tiroirs. Philippe retint son souffle. Un caisson aux parois de verre de deux mètres de long coulisssa, révélant le corps de la femme qu'il avait vue trois jours plus tôt dans la lande bretonne. Elle n'était plus dans la position fœtale initiale, mais avait été allongée et recouverte d'un drap. Seul son visage dépassait du linceul. Cependant, son expression était toujours aussi inexpressive. Philippe ne ressentit pas le même sentiment de peur et de dégoût que la première fois. Il attendit qu'on lui expliquât pourquoi on lui montrait à nouveau ce corps sans âme.

— Comme vous vous en doutez, notre objectif n'est pas de vous faire découvrir les joies du métier de médecin légiste, attaqua la Russe. Nous voulons vous donner le maximum d'informations afin que vous sachiez ce qu'il faudra aller chercher au plus profond de votre mémoire. C'est parfois très difficile et le moindre détail compte. Vous avez reconnu le corps de la victime de la dernière cérémonie. Votre présence sur les lieux nous a permis de savoir que ce type de rite sacrificiel était fait en public et non par un seul individu au fin fond de sa maison ; cela aide le commissaire Palangon à orienter l'enquête.

— L'avez-vous identifiée ? interrogea Philippe.

— Pas encore, répondit Palangon. À vrai dire, nous n'avons reçu aucun avis de disparition concernant une femme de cet âge ces dernières semaines et nous attendions de vous voir avant de lancer des recherches plus approfondies. Adriana, si vous voulez bien continuer.

Le professeur Damentieva ouvrit le couvercle du caisson et retira le drap. Le corps apparut alors nu, toujours aussi effrayant par sa blancheur.

— Nous conservons certains corps dans ces caissons spéciaux. Ils sont réfrigérés et remplis d'un gaz inerte, ce qui ralentit considérablement le phénomène de décomposition. Le corps est dans un excellent état, ce qui m'a permis de faire une autopsie assez poussée. C'est une femme d'une vingtaine d'années, de type caucasien, comme la plupart des Européennes.

Elle était a priori en bonne santé et je n'ai relevé aucune trace d'une maladie ou dégénérescence quelconque. La chose remarquable, si je puis dire, c'est que son corps ne contient plus une seule goutte de sang. Il a été totalement vidé : c'est d'ailleurs ce qui explique sa couleur.

— Mais comment est-ce possible ? Je ne suis pas médecin, mais j'imagine que s'il est aisé de vider les artères et les veines principales, il doit être terriblement difficile d'aller retirer le sang de tout le réseau des vaisseaux du corps.

— C'est à ce jour inexplicable. D'autant plus inexplicable que tout le réseau veineux est en bon état. On aurait éventuellement pu imaginer que le sang ait été retiré par aspiration, mais les vaisseaux auraient forcément été endommagés. Si l'on regarde de près le corps, on trouve quatre cicatrices : deux au niveau des artères fémorales et deux sur les côtés. On peut supposer que c'est à partir de là que le sang a été retiré. Mais ces ouvertures, que l'on aurait dû retrouver sous la forme de plaies ouvertes, ont été instantanément refermées et la cicatrice est d'excellente qualité.

— Continuez, dit Philippe qui n'était plus capable de réfléchir.

— Il n'y a aucune autre trace d'incision sur le corps et aucune trace de violence interne ni externe apparente. On retrouve juste trois infimes traces au niveau du coude, qui pourraient être des marques d'aiguilles. Nous avons cherché des traces de drogue ou d'anesthésique, mais n'avons rien trouvé.

— Je peux vous affirmer qu'elle n'était pas droguée quand je l'ai vue vivante. Elle se débattait avec force et hurlait... j'ai encore ses cris dans les oreilles, des cris de terreur, comme si... comme si elle savait quelle mort atroce l'attendait. C'était affreux et je n'ai pas pu m'empêcher d'intervenir. Mais ça n'a servi à rien... une fois de plus.

Il s'éloigna du caisson, les yeux brouillés de larmes. Il avait mis des années à retrouver son équilibre et tout s'effondrait à nouveau, emportant ce qu'il avait de plus précieux. Les deux autres respectèrent son silence et attendirent. Au bout de quelques minutes, Philippe revint vers eux.

— Désolé, mais revivre ces événements est particulièrement pénible. Continuez, s'il vous plaît.

— Ce phénomène de décompression nerveuse est en fait salutaire pour votre équilibre, monsieur Dubreuil. Il permet de reprendre le contrôle des événements.

— J'espère que ma petite décompression va me permettre de vous apporter une aide de qualité.

— L'humour est une autre arme très puissante et il me semble que vous savez la manier. Bien, revenons à ce que nous a livré ce corps. Augustin, tu peux mettre ces gants et m'aider à le retourner ?

Ils retournèrent le cadavre et une cicatrice sombre apparut sur son épaule gauche. Philippe sursauta. Elle représentait un triskell en spirale, célèbre croix celte. Elle avait à peu près la taille d'une pièce de deux euros, mais était d'une netteté stupéfiante, comme gravée au laser.

— C'est fou, lâcha-t-il.

Il retira sa veste, puis sa cravate et enfin sa chemise. Personne ne disait rien, attendant de voir ce qui justifiait qu'il se déshabillât dans une pièce où la température ne dépassait pas les douze degrés.

— Regardez mon bras.

Il leur montra la cicatrice, douloureux souvenir de son aventure bretonne. La forme était différente, mais la couleur et la netteté des traits étaient identiques.

— J'ai consulté un médecin. J'ai bien sûr dû inventer une histoire plus ou moins convaincante, mais il a été incapable de trouver ce qui avait pu provoquer cette brûlure. Elle me lance régulièrement, mais en me bourrant d'antalgiques, je réussis à l'oublier.

Le médecin alla chercher son matériel et l'examina longuement.

— La douleur devrait aller en s'amenuisant. Par contre, je suis quasiment sûre que l'origine de la marque est identique à celle présente sur notre cadavre.

— Et c'est ?

— Je n'en sais rien. Nous avons fait des analyses sur cette cicatrice. Les couches extérieures de la peau ne sont pas touchées. Les tissus ont été directement brûlés à l'intérieur du corps, comme avec un faisceau laser. Cela n'entraîne pas de danger pour l'organisme, c'est plutôt une marque de fabrique. Dans votre cas, cette forme d'éclair ne signifie pas grand-chose pour moi. Pour cette fille par contre, le symbole est étonnant. Le triskell est en fait inversé. Le triskell a plusieurs significations dans la mythologie celte ; il peut symboliser les trois dieux principaux, Lug, le Dagda et Ogme. Au niveau social, il peut représenter les trois classes de la société celtique : les druides, les guerriers et la classe productrice. Le triskell peut aussi évoquer les trois éléments : la terre, l'eau et le feu. Je ne vais pas vous faire un cours de symbolique, mais le triskell inversé évoque l'antithèse de toutes ces images constructives : une notion de chaos, de destruction de l'ordre établi.

— Et d'après vous, de quand date cette cicatrice ?

— Cette marque lui a été faite durant cette même nuit.

Philippe était pensif et demanda au policier :

— Avez-vous trouvé des traces de sang dans le cercle où elle a été sacrifiée ?

— Non, étonnamment, il n'y avait rien. Il pleuvait cette nuit-là, mais cela n'aurait pas empêché de retrouver quelques indices.

— Ils ont peut-être utilisé une bâche plastique, ou quelque chose de ce genre-là !

— Peut-être, qui sait...

— Vous avez l'air dubitatif.

— Voyez-vous, je pensais, jusqu'à ce que nous disposions de votre témoignage, que c'était l'œuvre d'un ou de plusieurs psychopathes qui réalisaient leurs travaux tranquillement chez eux dans leur cave. J'avais imaginé qu'ils venaient ensuite les déposer dans des lieux marqués d'histoire dans un souci de mise en scène. Mais je dois vous avouer que je suis maintenant dans le brouillard.

— Pouvons-nous revenir à cette nuit ? interrompit Adriana. Je pense que M. Dubreuil peut encore nous fournir des informations qui nous permettront d'y voir un peu plus clair.

— Bien sûr, posez vos questions.

— J'ai lu avec attention votre déposition. Vous avez parlé d'une musique. Sauriez-vous m'en dire un peu plus ?

— Quand je suis arrivé sur les lieux, je ne savais pas à quoi m'attendre. Pour tout avouer, je pensais qu'il s'agissait d'un canular, mais je ne voulais négliger aucune piste. Peu de temps avant minuit, j'ai entendu une mélodie qui venait des pierres levées.

— Quel type de mélodie ?

— Quelque chose de très lancinant, mais qui semblait venir de nulle part. Il aurait fallu beaucoup de monde pour générer un son d'une telle intensité. Par ailleurs, il y avait du vent ce jour-là. Je suis incapable de dire quelle en était la source.

— Était-ce quelque chose de distinct, un chant ?

— Non, c'était une sorte de mélodie, mais sans aucune parole. Par contre, quand les quatre types sont arrivés au milieu des pierres, l'assemblée a clairement psalmodié ce que j'ai appelé des incantations. Je n'ai pas compris la langue, mais c'était quelque chose de distinct, qui avait un sens.

— Cela vous a-t-il rappelé une langue connue ?

— Non. Je parle anglais, allemand, un peu espagnol et grec, mais ça ne ressemblait à rien de tout ça. C'était très guttural et assez rustre. Des mots scandés les uns derrière les autres.

— Si je vous faisais écouter différents enregistrements de langues potentiellement gutturales, seriez-vous capable de la reconnaître ?

— Je pourrais peut-être vous donner quelques indications sur les intonations.

— Très bien, nous verrons cela un peu plus tard. Parlez-moi maintenant des personnages qui étaient dans ce cercle.

— Il en est déjà apparu quatre, tous vêtus d'une espèce de robe pourpre. Je les ai pris pour les prêtres d'une cérémonie ésotérique. Ils semblaient venir de nulle part. Et puis leur chef est arrivé, de nulle part aussi, d'ailleurs. Il avait une robe blanche, presque lumineuse dans la nuit : pas une lumière franche, mais ce n'était pas le reflet du pauvre clair de lune qui est apparu à ce moment. Il m'a semblé plus grand que les autres. Il était en tout cas vénéré par l'assemblée. Au début je ne l'ai pas bien vu. En fait, dès qu'il est apparu, j'ai eu l'impression de ne plus posséder toutes mes facultés, d'être pris d'une soudaine fatigue. Puis quand ils ont amené cette jeune femme qui hurlait et que j'ai vu le reflet d'une lame, je me suis précipité vers lui.

— Vous n'avez pas réfléchi au risque que vous preniez ? demanda le commissaire.

— Je pense que vous avez eu l'occasion de vous retrouver dans ce genre de situation. Vous agissez et ensuite, vous réfléchissez... si vous en avez le temps. J'avais sur moi un couteau, je l'ai saisi et je suis intervenu.

— Vous savez vous servir de ce genre d'arme ? questionna la Russe. Il n'est pas donné à tout le monde de manier un tel objet et de pouvoir l'enfoncer dans le corps de son vis-à-vis.

— Vous avez raison. En ce qui concerne le maniement, j'ai encore quelques vagues souvenirs de mes entraînements de commando. C'est ce que j'avais choisi de faire au cours de mon service militaire : une époque où je voulais me prouver que j'étais capable d'aller au bout de moi-même. Pour ce qui est de mettre en pratique, la haine est un excellent moteur.

— La haine ?

Elle vit qu'il n'était pas prêt à en dire plus.

— Bien, continuez s'il vous plaît.

— Je me suis donc approché du groupe, prêt à m'en prendre à leur grand prêtre. Il était chauve, avec des yeux rouges de feu. Il a alors tourné son regard vers moi et ça a été terrible. Je me suis senti sans force, en train d'étouffer dès que son regard a croisé le mien. Il avait l'air de se moquer de moi, de me considérer comme moins que rien. Au moment où je me sentais mourir, j'ai soudain repensé à cette statuette. Je l'ai prise en main en murmurant les mots qui y étaient gravés et tout a disparu. J'ai repris connaissance sur une plage, à quelques kilomètres de là.

— D'autres détails qui pourraient nous permettre de tenter d'identifier ces individus ?

— Je ne pense pas, mais... c'est trop dingue, je n'y repense que maintenant !

— Qu'est-ce qui est si dingue ?

— J'ai pris des photos ce soir-là !

Le commissaire et le médecin réagirent comme s'ils venaient de prendre une décharge électrique.

— Et c'est juste maintenant que vous vous en souvenez ! hurla presque le policier. Savez-vous au moins où sont ces photos ?

— Oui, j'avais un appareil dans mon sac à dos. Quand je suis revenu à Paris, j'ai posé le sac dans ma chambre sans plus y prendre garde. L'appareil doit toujours être dedans.

— Monsieur Dubreuil, reprit le commissaire. Vous m'avez dit que vous habitez dans le quartier. Puis-je vous demander de nous apporter cet appareil ? Nous nous chargerons nous-mêmes du développement de la pellicule. Nous avons sans doute là la piste que nous attendions.

— D'accord, j'y vais, dit Philippe. J'en ai pour une petite heure. Je vous retrouve ici ?

— Oui. Le même gardien viendra vous chercher à l'entrée et vous amènera jusqu'ici.

Alors que Philippe remettait sa veste et son manteau, Adriana le regarda soudain fixement. Il sentit son regard attiré par celui de la jeune femme. Ses yeux verts fouillaient au plus profond de lui-même, de son âme. Il se sentit d'un seul coup particulièrement vulnérable. En même temps, il n'avait pas envie de se défendre. Puis elle secoua sa chevelure et dit d'une voix rauque :

— Prenez l'un de ces poignards posés sur mon bureau.

— Pardon ?

— Vous avez parfaitement entendu. Prenez un de ces poignards et glissez-le dans votre ceinture.

Le ton et la conviction avec laquelle elle venait de prononcer cette phrase le poussèrent à obéir. Il jeta un regard à Palangon, qui lui fit signe d'obtempérer. Il prit donc l'un des deux couteaux en exposition sur le bureau : une vraie arme faite pour tuer, parfaitement équilibrée. Que faisait-elle sur le bureau d'un professeur en médecine ? Il y avait tant de questions qui se bouscullaient dans sa tête qu'il préféra les ignorer dans un premier temps. Il glissa la lame dans sa ceinture et suivit la Russe qui s'apprêtait à le raccompagner vers la sortie.

8. L'AGRESSION

L'air froid lui fit du bien. Le temps s'était encore dégradé. Le vent qui soufflait par bourrasques entraînait la neige qui lui fouettait le visage. Les trottoirs commençaient maintenant à blanchir et la circulation sur les quais tournait au ralenti. Les voitures avançaient pare-chocs contre pare-chocs, au rythme des feux de circulation.

Philippe releva le col de son manteau et poursuivit sa route, les mains dans les poches. Il traversa le pont Saint-Michel, repensant aux heures qu'il venait de vivre. Comment avait-il pu oublier ces photos ? Il apprécia ce paysage d'hiver, qui ralentissait l'activité de fourmilière de la ville. Il regardait les passants se précipiter vers les bouches de métro, ou s'entasser dans les cafés, à la recherche d'un peu de chaleur. La température avait singulièrement baissé.

Une odeur de châtaignes grillées arriva jusqu'à ses narines, lui rappelant les Noël de sa jeunesse. Il se revoyait en train d'admirer les vitrines débordantes de jouets du Printemps Hausmann, alors que les vendeurs de marrons proposaient leurs cornets, emmitouflés dans leur anorak. À la mélancolie succéda la tristesse : c'est avec ses enfants qu'il aurait dû vivre ça cet hiver. Mais la réunion qu'il venait d'avoir lui redonnait espoir. Alors que l'enquête avait piétiné ces dernières semaines, elle reprenait maintenant. Et il avait confiance en ses interlocuteurs. Il avait ressenti en eux une farouche volonté d'aboutir.

Il passa devant le lycée Saint-Louis. Des étudiants en sortaient, oubliant les formules mathématiques qu'ils venaient d'ingurgiter pour commencer une bataille rangée de boules de neige.

Il arriva au pied de son immeuble, retira ses gants et composa le code de la porte d'entrée. Il habitait au cinquième étage et décida de monter à pied. Comme il arrivait au quatrième, il lui sembla voir une ombre se faufiler vers les étages supérieurs. Il n'y aurait pas porté attention en temps normal, mais il avait encore en tête la recommandation de la Russe. Une femme lui avait sauvé la vie trois jours plus tôt et il se rendit compte qu'il prenait maintenant ses paroles très au sérieux. Il s'arrêta et saisit le manche du poignard. Il le prit en main, le cachant dans les plis de son manteau. Pas un bruit dans l'escalier. Il monta lentement les marches, regardant vers les étages supérieurs. Rien. Il arriva devant chez lui. Il avait dû rêver.

Alors qu'il glissait la clé dans la serrure, il s'aperçut que cette dernière avait été forcée. Un sixième sens agit en lui et il se retourna instantanément. Il eut juste le temps de voir un homme se ruer vers lui, pointant vers son cœur un couteau de boucher. D'anciens réflexes

jouèrent : il se précipita sur le côté droit tout en déviant la lame du bras gauche. L'homme fut surpris et Philippe en profita pour se ruer vers les escaliers. Mais son agresseur se rétablit rapidement et fondit à nouveau sur lui. Philippe découvrit alors son arme ; son assaillant ne s'attendait absolument pas à ça et vint s'empaler sur les quinze centimètres d'acier du poignard. Il s'effondra, ne comprenant pas ce qui venait de se passer. Philippe lâcha le couteau : cela avait duré moins de quinze secondes et il avait tué un homme !

Il s'assit sur les marches, hébété, à côté du cadavre. Il le regarda. Il ne connaissait pas cet homme, il en était sûr. Son agression était-elle le fruit du hasard ? Il ne pouvait pas le croire. Et maintenant, que devait-il faire avec ce mort allongé devant chez lui ?

Il reprit ses esprits et appela sa secrétaire pour avoir le numéro de téléphone de Palangon qui devait toujours traîner sur son bureau.

Il réussit à joindre très rapidement le commissaire :

— Alors, vous avez trouvé les photos ?

— Pas encore ! Je n'ai pas eu le temps de les chercher.

— Mais dépêchez-vous ! Qu'attendez-vous ?

— Pour le moment, je suis sur le palier avec à mes côtés un homme à qui je viens de faire cadeau du poignard du professeur Damentieva : dans le cœur a priori !

— Il est mort ?

— Il est très mort. Qu'est-ce que je fais maintenant ?

— Vous vous débrouillez pour que vos voisins ne voient pas le corps, vous me rappelez votre adresse et vous rentrez chez vous. Je suis là dans un quart d'heure.

Il raccrocha, tirant le cadavre dans un recoin du couloir. Puis il rentra chez lui, chercha une couverture qu'il jeta sur le corps. Il se servit ensuite un verre de rhum et s'installa sur le palier pour attendre Palangon.

Quand les policiers arrivèrent dans l'immeuble de la rue Monsieur-le-Prince, ils trouvèrent l'architecte assis dans l'escalier, un verre à la main, les yeux dans le vague.

— Ça va ? demanda Palangon qui était à la tête des quatre hommes qui venaient d'arriver.

— Non, pas vraiment !

— Personne n'a vu le corps ?

— Nous sommes dans un immeuble très bourgeois, monsieur le Commissaire. Ici, on parle par-dessus, mais on ne demande rien. Je pense que personne n'a imaginé qu'il y avait un cadavre sous cette couverture.

Le policier souleva la couverture et siffla d'admiration :

— Bravo, en plein dans le mille !

— Vous ne m'en voudrez pas si je n'apprécie pas vos félicitations à leur juste valeur : j'ai eu une journée assez difficile !

Palangon releva Philippe et le secoua énergiquement.

— Il faut réagir, Dubreuil ! Je comprends que ce soit choquant pour vous, mais ne vous laissez pas aller. Vous connaissiez cet homme ?

— Absolument pas. Son visage m'est totalement inconnu.

Le policier fouilla le corps allongé.

— Pas de papier et un joli couteau. Il n'était pas là par hasard !

Il ordonna à ses hommes d'emmener le corps discrètement et ils entrèrent tous les deux dans l'appartement ouvert. Tout basculait dans la tête de Philippe. Il fallait qu'il se raccroche à des gestes simples pour ne pas sombrer. Il servit un verre à son interlocuteur et se dirigea vers sa chambre. Son sac à dos était toujours là, négligemment jeté dans un coin de la pièce. Il l'ouvrit, se demandant si l'appareil n'avait pas disparu. Plus rien ne l'étonnerait ! L'appareil était bien là ! Il le saisit et l'apporta au policier. Palangon le prit, regarda si la pellicule était toujours dedans et la rembobina.

— Je garde la pellicule et je l'apporte à Adriana. Nous les regarderons ensemble dès qu'elles seront développées.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— De quoi ?

— Mais de ce qui m'arrive, merde ! hurla soudainement Philippe. Il y a une heure, j'étais devant un cadavre aux cicatrices inexplicables, puis une femme voit le futur et me donne un poignard de combat. Ensuite, je rentre chez moi et on tente de m'assassiner ! Quelques secondes plus tard, je tue un homme ! Et vous vous demandez ce qui m'arrive ! Mais putain, vous vivez ça tous les jours ou quoi ? Vous m'excuserez, mais moi, ça ne fait pas partie de mon emploi du temps habituel. Et puis ne me dites pas que c'est bon pour mon équilibre nerveux de péter un câble !

Le commissaire attendit qu'il se soit calmé. Il se leva et se planta en face de lui.

— Non, je ne vis pas ça tous les jours ! Oui, les pouvoirs d'Adriana sont étranges ! Et en ce qui concerne votre agression, j'aurais tendance à dire qu'elle n'a rien de surnaturel. Vous êtes le seul témoin de ces meurtres. Ceux qui les ont perpétrés ont pu récupérer votre adresse en menant une petite enquête et vous mettre un tueur sur le dos. Vous êtes au centre d'une drôle d'affaire et vous devez avoir vu des choses ou des gens qui ne tenaient pas à être reconnus.

— Ça veut dire que je ne pourrai plus faire un pas sans avoir peur de ne pas faire le suivant.

— Pas sûr ! Dans la mesure où le coup est raté, le mystérieux commanditaire sait que vous allez parler à la police et être sous

surveillance. Personnellement, je pense qu'il n'y aura pas de seconde tentative.

— En êtes-vous sûr ?

— Non, mais disons que ce sont plus de trente ans d'expérience qui parlent. On va faire travailler l'identification pour essayer de savoir qui est le mystérieux tueur. Je ne sais pas si ça nous aidera beaucoup, mais bon ! Quant à remonter au commanditaire, je n'y crois guère. En tout cas, il semble qu'il y ait un réseau bien organisé derrière tout ça.

Philippe s'assit. Il était épuisé. Cela tournait au cauchemar.

— Désolé pour mon énervement. Je sais bien que vous n'y êtes pour rien et que vous tentez de m'aider. Mais ça commence à faire beaucoup.

— Vous allez venir avec moi. Vous avez besoin d'un soutien psychologique.

— J'ai surtout besoin de repos.

— Parce que vous pensez que vous allez trouver le repos après ce qui vient de se passer ?

— Je n'ai plus envie de parler aujourd'hui ! Je vais prendre une dose de cheval de somnifères et je vais essayer de dormir jusqu'à demain.

Le téléphone sonna dans le laboratoire.

— Adriana Damentieva à l'appareil.

— Bonsoir Adriana, ici Augustin.

— Alors, que s'est-il passé exactement ?

— Il était attendu dans son immeuble. Heureusement que tu l'as prévenu et qu'il a eu de bons réflexes. Il a étendu son agresseur d'un seul coup.

— Dans quel état est-il ?

— Complètement sonné : on le serait à moins. Je viens de le quitter après qu'il a avalé une boîte de somnifères. Il ne devrait pas se réveiller avant demain midi avec le cocktail qu'il a ingurgité.

— Et son agresseur ?

— Inconnu. Un gars qui pourrait venir d'Europe de l'Est. Le milieu en utilise de plus en plus : ils sont en général efficaces, silencieux et pas chers. Heureusement qu'il a sous-estimé la capacité de résistance de sa victime. J'ai lancé des recherches pour le faire identifier. Mes informateurs vont aller sonder du côté de chez les Russes.

— Penses-tu qu'ils vont remettre ça ?

— C'est la question que m'a posée Dubreuil. Je ne pense pas. Pour le moment, je garde l'information confidentielle. Les commanditaires vont se demander ce qui se passe, mais ça évitera peut-être qu'ils fassent le nettoyage. Je ferai filtrer la nouvelle dans quelques jours. D'ici là, je

mettrai deux gars derrière lui pour le surveiller. Par ailleurs, il se pose quelques questions sur toi.

— Ça n'est pas vraiment surprenant, mais je n'avais pas le choix. J'ai ressenti le danger qu'il courait avec une très forte intensité. Nous ne pouvions pas prendre le risque de le perdre. Avez-vous réussi à récupérer les photos ?

— Oui, je suis d'ailleurs en route pour les porter au labo. Je te fais signe dès qu'elles sont prêtes.

— OK, et espérons qu'elles seront exploitables. Le temps ne joue pas en notre faveur. Passe une bonne soirée Augustin.

— Bonne soirée Adriana. Et essaye de te reposer un peu.

Adriana raccrocha le combiné du téléphone et s'effondra dans un des fauteuils de son bureau. Elle était maintenant sûre que le compte à rebours avait commencé. La mission qu'on lui avait confiée six ans auparavant était donc justifiée. Mais ils disposaient de tellement peu d'informations.

Par ailleurs, elle avait des maux de tête terribles depuis qu'elle avait pressenti ce qui allait arriver à l'architecte. Cela faisait des années qu'elle ne s'était pas retrouvée dans cette situation. Elle avait commencé à les ressentir depuis qu'elle avait reçu les premiers cadavres. Tout s'assombrissait autour d'elle, mais l'arrivée de cet homme en début d'après-midi avait été le révélateur. Des forces hostiles rentraient ouvertement en jeu.

Philippe Dubreuil était la seule piste qui pourrait leur permettre de remonter à la tête du complot ; mais que la piste était ténue !

9. ILS SONT VIVANTS !

Philippe regarda le réveil. Il était près de midi. Il s'assit sur son lit et fit un rapide calcul. Il avait dormi plus de seize heures, ce qui n'était pas vraiment surprenant au vu de la quantité de somnifères qu'il avait absorbée. Mais étonnamment, sa nuit avait été assez calme et ce qu'il venait de vivre ne l'avait pas empêché de dormir. Il se réveillait même avec un solide appétit. Il se leva et se dirigea vers la cuisine. Il se fit un café et regarda ce qu'il avait dans son réfrigérateur : des œufs, du jambon, un demi-saint-marcellin et du jus de fruits. Cela ferait un petit déjeuner royal.

Il passa près du téléphone et vit qu'il y avait trois messages sur son répondeur. Il décida de commencer en prenant une douche brûlante. Il se rendit dans sa salle de bains, attrapa un tube de gel douche et resta de nombreuses minutes sous le jet d'eau bouillant. Les brumes de son cerveau commençaient peu à peu à se dissiper et la journée de la veille lui revint à l'esprit. Il essaya de juger la situation dans laquelle il se trouvait. S'il voyait les choses négativement, il était l'objet d'un contrat, il se retrouvait au centre d'une affaire de crimes en série et sa quête dans la recherche de ses enfants n'avait pas avancé. Pas enthousiasmant ! D'un autre côté il était encore en vie, il connaissait a priori des détails qui gênaient les assassins et il avait maintenant deux alliés de poids à ses côtés. La situation n'était plus bloquée. Les choses évoluaient : violemment, mais elles évoluaient !

Il coupa l'eau, saisit un drap de bain et sortit de sa douche en ayant décidé de se concentrer sur les aspects positifs de l'affaire. Il se dirigea vers la cuisine et prépara une assiette avec trois œufs sur le plat, trois tranches de jambon et un solide morceau de pain pour accompagner son saint-marcellin : souvenir de ses années dauphinoises. Il se versa un bol de café et décida de prendre son petit déjeuner en musique. Cela faisait longtemps qu'il n'en avait pas écouté. Son choix se porta sur un album de U2.

Le répondeur clignotait toujours. Philippe s'étira, puis décida d'écouter ses messages. Le premier avait été laissé la veille au soir par Jean-Christophe, un de ses amis d'enfance : « Philippe, c'est JC. On se disait que ça te ferait peut-être un peu de bien de te changer les idées. On a organisé un week-end de ski au col des Saisies dans quinze jours. On y va avec Patrick et Laurence. Ça nous ferait plaisir si tu pouvais te joindre à nous : et puis Laurence a encore besoin de tes cours pour progresser ! » Il sourit en écoutant le message : il n'y serait sûrement pas allé seul, mais cela lui ferait sans doute du bien de se retrouver avec des amis, d'essayer de

sortir de cette angoisse permanente qui le tenaillait depuis que ses enfants avaient disparu. Et c'est lui qui avait appris à skier à Laurence il y a quelques années. Elle se battait alors pour essayer de ne pas se faire dépasser par Yann et Céline. Il y réfléchirait sérieusement.

Le second message avait été reçu le matin même. Il émanait du cabinet d'architectes et c'est Sonia qui l'avait envoyé : « Bonjour, c'est Sonia. Nous n'arrivons pas à avoir de vos nouvelles et nous nous demandons ce qui vous est arrivé. Si vous pouviez nous faire signe. Par ailleurs, le client que vous avez rencontré hier matin nous a appelés. Il est enthousiasmé et veut que vous travailliez avec lui le plus rapidement possible sur son projet. Je ne sais pas ce que vous lui avez raconté, mais vous avez été efficace. Bisous et appelez-moi. »

Sacrée Sonia. Elle était l'un des rouages essentiels de leur cabinet. Sa gentillesse et sa mémoire phénoménale leur étaient très précieuses. Elle l'avait pris en amitié dès le début, mais veillait tout particulièrement sur lui depuis la disparition de ses enfants. Quant à la passion toute neuve du vicomte, elle prouvait bien qu'une bonne écoute valait tous les discours du monde.

Le troisième message était celui qu'il attendait. « Dubreuil, c'est Palangon. On a développé les photos : c'est bizarre. Appelez-moi dès que vous émergez ! » Il fut déçu : on ne sentait pas d'enthousiasme dans le message.

Il le rappela dans la foulée.

— Commissaire, c'est Philippe Dubreuil à l'appareil !

— Bonjour Dubreuil, bien dormi ?

— Oui, je vous remercie. Je pensais passer une nuit pourrie, mais la chimie m'a aidé à récupérer.

— Parfait. Comme je vous l'ai dit dans mon message, les photos sont étranges.

— C'est-à-dire ?

— Vous le verrez par vous-même. Il est presque treize heures. Pouvez-vous nous retrouver à la préfecture vers seize heures ?

— J'y serai. En ce qui concerne ce qui s'est passé hier soir, je...

— Il ne s'est pour le moment rien passé hier soir ! Nous en reparlerons de vive voix. À tout à l'heure.

Et il raccrocha. Philippe regarda le combiné et le reposa. Le style de Palangon était assez brusque, mais Philippe ne s'en offusquait pas. Il avait le temps de passer faire le point au bureau avant de se rendre à la préfecture.

Il neigeait toujours. Les trottoirs n'étaient que partiellement déblayés et les arbres étaient maintenant complètement blancs. Philippe avait mis aux

pieds ses chaussures de montagne, ce qui lui évitait d'imiter les magnifiques arabesques effectuées par certains des passants. Il se sentait étonnamment bien. Il rejoignit sans encombre son bureau qui donnait sur le bas du boulevard Saint-Michel. Leur cabinet occupait tout le cinquième étage d'un immeuble cossu. Ils étaient trois architectes : il avait pris des parts dans la société il y a maintenant deux ans. Il n'avait pas eu à le regretter et avait apporté un nouveau souffle à l'entreprise. Son esprit imaginatif avait tout de suite fait merveille et il avait un excellent contact avec les clients. Il était par ailleurs apprécié de tous ses collaborateurs et la disparition de ses enfants avait jeté un grand trouble. Quand il franchit le seuil de la porte, il tomba sur l'indispensable Sonia. Sonia avait aussi deux enfants et était séparée de son mari depuis plus de trois ans. C'était une jolie brune exubérante, à l'image de son accent provençal dont elle savait user pour mettre de la bonne humeur autour d'elle. Elle se leva pour l'embrasser et s'enquit aussitôt de sa santé :

— Alors, Philippe, vous avez été retenu par votre commissaire toute la soirée ?

— Effectivement, j'ai passé une bonne partie de la journée avec lui. Ça a été assez éprouvant et j'ai du coup pris des somnifères hier soir. Désolé d'avoir oublié de vous prévenir et de vous avoir inquiétée.

— Il ne faudra plus jouer à ça Philippe, ou j'irai directement voir chez vous ce qui se passe. Allez, je vais vous faire un petit café, et allez jeter un coup d'œil à vos messages. M. de Valorgue a encore appelé : il vous aime, cet homme-là !

— Allez savoir, c'est peut-être le début d'une grande histoire ! Est-ce que François et Serge sont là ?

— Ils doivent être de retour dans l'après-midi.

Philippe entra dans son bureau et s'installa. Il voyait par la fenêtre la fontaine Saint-Michel, recouverte par la neige. C'était un quartier qu'il aimait : il y sentait battre le cœur plusieurs fois centenaire de Paris. Il n'avait jamais compris l'engouement de tous les guides du monde pour les Champs-Élysées. Personnellement, cela ne le gênait pas et il préférait savoir les cohortes de touristes en furie descendre de l'Arc de Triomphe vers la place de la Concorde plutôt que de les voir défiler dans son Quartier latin. Il se plongeait dans ses messages. Trois clients l'avaient appelé, dont Valorgue. Il décida de prendre connaissance de ses mails et de le rappeler après. Après avoir supprimé tous les messages publicitaires, il compta qu'il lui restait une quinzaine de messages professionnels.

Il en vit un dont l'adresse lui était inconnue. Son cœur se mit à battre la chamade quand il vit le titre : « De Bélénos à l'heureux père ». Ses mains se mirent soudain à trembler et il sentit la sueur lui couler aussitôt dans le dos. Sonia entra à ce moment dans son bureau, une tasse de café et des

chocolats dans les mains. Quand elle le vit de la pâleur d'un mort, elle prit conscience que quelque chose de grave venait de se passer.

— Des mauvaises nouvelles, Philippe ?

L'homme ne lâchait pas son écran des yeux, n'osant ouvrir le message. Il l'avait attendu et voilà qu'il était là devant lui. Il suffisait d'appuyer sur une touche et il aurait des nouvelles de ses enfants. Mais quelles nouvelles ?

— Alors, Philippe, que se passe-t-il ?

Il leva les yeux. Il n'avait pas vu que Sonia était maintenant à ses côtés. Il lui avait raconté son aventure bretonne : il avait eu besoin de partager son angoisse et ses espoirs, même s'ils étaient minces.

— Il m'a écrit !

— Et alors ?

— Alors, je n'ai pas le courage d'ouvrir ce message !

— Philippe, vous n'êtes pas un gamin ! À quoi cela vous sert-il d'attendre ? Ouvrez-le tout de suite ! Je sors si vous le souhaitez.

— Non, reste là ! dit-il en la tutoyant involontairement.

Il appuya sur la touche Entrée de son clavier et lut à haute voix le message : « Bravo, monsieur Dubreuil, vous êtes un homme plein de ressources. Vous avez semé un joli trouble. Vous avez gagné le droit d'ouvrir le fichier ci-joint ! Signé Bélénos. » Un fichier était effectivement attaché au mail.

— Putain, mais à quoi joue-t-il ? Il se fout de moi ou il m'aide ?

— Philippe, le fichier d'abord.

Philippe ouvrit le fichier en se demandant ce qu'il allait y trouver. Le fichier mit quelques secondes à s'ouvrir et le père resta bouche bée. C'était une photo de ses enfants, se donnant la main, dans un grand champ. Ils avaient l'air en forme : ils étaient même souriants sur la photo. Vivants ! Ils étaient encore vivants ! Il se leva de sa chaise et tomba dans les bras de Sonia :

— Vous rendez-vous compte, ils sont vivants ! Vivants...

— C'est génial, Philippe. Vous ne pouvez pas savoir ce que je suis heureuse ! Il faut prévenir tout le monde.

Elle quitta le bureau en courant, annonçant à la cantonade la bonne nouvelle. Philippe se laissa tomber dans son siège. Une énorme bouffée de bonheur et de soulagement venait de s'emparer de lui. Il ne pensa à rien, laissant cette sensation s'insinuer en lui. Depuis combien de temps n'avait-il pas ressenti un pareil soulagement ?

Tous ses collaborateurs arrivèrent dans son bureau comme un seul homme, se jetant sur lui pour le congratuler.

— Montre-nous cette photo Philippe !

Philippe décida de l'imprimer et de l'afficher sur la porte de son bureau.

— Ils sont vivants, tempéra-t-il, mais je ne sais toujours pas où ils sont !

— Philippe, le coupa Sonia, profitons pour le moment de cette bonne nouvelle. De plus, vous avez un allié dans la place.

— Là, c'est effectivement étrange. Mais vous avez raison, l'heure est à l'optimisme.

Chacun retourna à son bureau.

— Philippe, votre café est froid maintenant. Je vous en prépare un autre !

— Merci Sonia, vous êtes un ange.

La jeune femme partit en battant des bras. Philippe ne put s'empêcher de sourire. « Quel boute-en-train ! » Il avait plus que jamais une amitié grandissante pour elle.

Il resta quelques minutes pensif, contemplant la photo qu'il venait de recevoir. Ses enfants avaient l'air bien traités, ils étaient toujours ensemble et ils souriaient : c'était étrange. Il but le café que son assistante venait de lui apporter et décida de se remettre au travail.

Les mails traitaient des projets en cours ; il s'y attela et y passa deux bonnes heures. Les chantiers avaient l'air d'avancer correctement, mais il faudrait à tout prix qu'il y passe dans les jours qui suivaient. Il ne pouvait pas se permettre de ne pas livrer un travail parfait. Les entreprises avec qui ils travaillaient le connaissaient bien maintenant, mais il voulait toujours avoir un dernier regard.

Il regarda sa montre. L'heure d'aller retrouver Palangon à la préfecture approchait. Il lui restait cependant un peu de temps pour appeler Valorgue, qui semblait tant tenir à lui.

— Allô, ici Philippe Dubreuil, du cabinet d'archit...

— Ah, bonjour jeune homme. Je suis content que vous ayez reçu mes messages. Alors, où en est notre projet ?

— Bonjour monsieur de Valorgue. J'ai à peine commencé à y réfléchir. Nous ne nous sommes vus qu'hier matin et je dois humblement vous avouer que je n'ai pas vraiment eu le temps de m'y atteler.

— Vous avez raison. J'ai d'ailleurs toujours été particulièrement impatient ! Mais l'idée de vivre dans un nouveau décor m'excite terriblement. Par ailleurs, vous m'avez été tout de suite sympathique !

— J'ai eu une petite idée, commença Philippe.

— Eh bien venez donc m'en parler rapidement. Vous viendrez faire votre petit reportage photos et immortaliser les horreurs, très onéreuses au demeurant, achetées par ma femme. Par ailleurs, si je vous ai appelé,

c'est que j'ai aussi quelque chose à vous montrer. Alors, disons vendredi vers onze heures trente chez moi et je vous invite ensuite à déjeuner à ma cantine. Sommes-nous d'accord ? Très bien : je vous attends, jeune homme et à demain !

— À demain, répondit Philippe en raccrochant. Qu'avait-il donc de si pressé à lui montrer ? Il aurait le temps de réfléchir à quelques projets d'ici le lendemain et d'en parler de vive voix avec l'original vicomte.

10. LES PHOTOS

Quand Philippe arriva à la préfecture, il reconnut le policier qui l'accueillit avec un sourire.

— Bonjour, je vous accompagne jusqu'à chez Hadès : le professeur Damentieva vous prendra en charge. Y en a qui ont eu moins de chance, ajouta-t-il en clignant de l'œil.

— Chez Hadès ?

— Jusqu'à l'ascenseur, quoi. On ne connaît personne qui ait pu nous raconter ce qu'il y a derrière. Alors, on s'est dit que peut-être bien que c'était la porte des enfers... avec une sacrée démonsse !

Philippe esquaissa un vague sourire pour ne pas trop décevoir le garçon. Il découvrait par contre avec surprise la culture mythologique de la police française. Les couloirs défilèrent à nouveau jusqu'à l'ascenseur où l'attendait Adriana Damentieva. La Russe le reçut en lui offrant un large sourire. Il la regarda et prit conscience qu'elle était vraiment belle. Son corps élancé, son port altier, ses pommettes un peu saillantes, ses yeux en amande et son splendide sourire subjuguèrent Philippe.

— Bonjour ! Comment allez-vous depuis hier ? lui demanda-t-elle.

— Bien, même très bien merci.

Elle parut un peu surprise par la réponse, mais garda ses commentaires pour plus tard. Le policier était encore là.

— Vous pouvez disposer, je vous remercie.

Le policier salua et partit, visiblement à regret. Il aurait de nouvelles histoires à raconter à ses collègues.

Ils descendirent et arrivèrent dans la salle aux voûtes romanes.

— Je pensais vous trouver choqué, mais je suis heureuse de voir que vous semblez avoir repris le dessus.

— Voyez-vous, je pensais hier soir que je plongeais encore plus profondément dans le cauchemar. Mais ce matin, je ne me suis nullement senti l'âme d'un meurtrier. J'ai plutôt l'impression d'avoir survécu à l'assaut d'une bête sauvage et d'en être sorti vainqueur. Par ailleurs, l'ennemi invisible s'est montré et a perdu la première manche. Mais surtout, j'ai eu de bonnes nouvelles de mes enfants.

— Se sont-ils à nouveau manifestés ? demanda Adriana, visiblement excitée par la nouvelle.

— Je dirais plutôt, il s'est à nouveau manifesté. Mais nous arrivons et je vais vous expliquer tout ça.

Le commissaire Palangon attendait dans le bureau du médecin. Il était installé dans un fauteuil et fumait une cigarette, un verre de whisky à la main.

— Alors, commissaire, on se laisse aller pendant le service ?

— Bonjour Dubreuil, dit-il en tournant nonchalamment la tête vers lui. Comme vous l'a expliqué le professeur Damentieva hier, son bureau n'apparaît pas sur les plans officiels de la préfecture. On peut donc en déduire que son bar est virtuel et que je respecte donc totalement le code que je n'ai pas dû ouvrir depuis plus de vingt ans.

— Face à une telle démonstration, je ne peux que m'incliner. Par contre, puisque nous allons être amenés à nous rencontrer régulièrement, puis-je vous demander de m'appeler Philippe et non plus Dubreuil ?

Palangon lui tendit la main et la serra longuement en répondant :

— J'accepte, mais uniquement si vous relevez le défi de m'appeler Augustin !

— J'accepte, Augustin.

— Bon début. Alors, quoi de neuf ?

Philippe sortit une clef USB de sa poche et alla accrocher sa veste au portemanteau.

— Professeur, puis-je vous emprunter un de vos ordinateurs ?

— Uniquement si vous m'appelez Adriana.

Il introduisit la clef USB dans l'ordinateur et afficha le message qu'il avait reçu. La Russe et Palangon le lurent lentement.

— De plus en plus étrange. On a l'impression que quelqu'un joue double jeu en face. Mais pourquoi ? Ou alors c'est un provocateur qui joue au chat et à la souris avec vous. Et le fichier attaché ?

— Ouvrez-le !

Palangon siffla quand il vit la photo.

— Gonflé le gars ! Par contre excellente nouvelle pour vous. Ils ont l'air en bonne santé, ce qui veut dire qu'il nous reste du temps pour les retrouver.

— Vous avez de très beaux enfants, dit doucement Adriana. Il serait intéressant que vous nous donniez la clef pour que nous puissions déterminer la provenance du mail et tirer le maximum de renseignements de la photo. Il y a un paysage derrière. Même si on n'en voit pas grand-chose, on peut essayer d'en déterminer l'origine. Je peux aussi tirer quelques conclusions sur la santé de vos enfants.

Une douce euphorie envahit Philippe. Tout avait changé tellement vite en à peine vingt-quatre heures. Il fallait pourtant qu'il reste vigilant : mais il avait envie de se laisser aller et de profiter de ce moment.

— Je ne vous ai rien proposé à boire Philippe ? Voulez-vous quelque chose ?

- Volontiers, de quel type de bar disposez-vous ?
- Virtuel, mais très achalandé !
- À croire que vous tenez salon !
- Non, mais j'ai régulièrement des visiteurs. Et vu le temps que je passe ici, il est parfois bon d'avoir de quoi se maintenir le moral à un niveau suffisant. Je veux éviter d'avoir envie de rejoindre mes pensionnaires dans leur boîte. Avec tout ça, vous ne m'avez pas dit ce que vous vouliez prendre ?
- Si je vous demande un ti-Punch ?
- Si vous me le demandez, vous l'avez.
- Alors un ti-Punch, s'il vous plaît.

Pendant que le médecin préparait le cocktail, Palangon revint à l'affaire.

— Nous avons développé vos photos et en avons fait des agrandissements. Comme elles ont été prises par une nuit sombre et sans flash, il est sûr que l'on ne pouvait s'attendre à de la précision de photo satellite, mais vous avez eu la bonne idée de prendre du 400 ASA. Nous avons retraité les photos par informatique et vous allez voir ce que ça donne.

Il prit un CD qui était posé sur le bureau et le plaça dans le PC. Quatre photos apparurent sur l'écran. Elles étaient de qualité médiocre, mais on apercevait bien les personnages. Ils étaient plus nombreux que ne l'avait pensé Philippe. Comme lisant dans ses pensées, Palangon commença :

— En étudiant les quatre photos qui sont à notre disposition, nous avons dénombré vingt-cinq participants, hormis les quatre clowns en rouge au milieu du cercle de pierre et de leur gourou. Ils portent tous sur leur cape le même symbole de triskell inversé que celui retrouvé sur le corps des victimes. Par ailleurs, comme vous pouvez le voir, une aura se dégage effectivement du personnage central, le grand gourou. Il est flou sur la photo, comme s'il avait été entouré d'un champ magnétique ou électrique, enfin d'un truc du genre.

— Pensez-vous que les photos permettront de reconnaître les participants ?

— Nous sommes en train de faire des portraits-robots. Ils ne seront pas assez précis pour permettre une identification. Mais si nous avons des soupçons, ils pourraient nous aider à les confirmer.

Philippe était un peu déçu. Il espérait secrètement que les photos révéleraient plus d'indices. Mais il était vrai qu'il les avait prises dans des conditions de luminosité pratiquement nulle...

— Nous avons par contre découvert quelque chose de très intéressant. Regardez à gauche de la troisième photo, à la lisière du bois.

Philippe se concentra sur le cliché et ne vit rien. Palangon l'agrandit et il devina une forme tapie derrière un rocher.

— Un des vingt-cinq spectateurs en retard ?

— Non ! C'est ce que nous avons initialement pensé ! Mais en étudiant de près la photo, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une femme. Tout le reste du groupe est composé d'hommes. Nous n'en sommes bien sûr pas certains à cent pour cent. Mais c'est l'avis de tous ceux qui ont bossé sur l'affaire.

— Vous pensez que...

— Ça pourrait être votre bonne fée bretonne, mon ami. Vous étiez apparemment sous protection. Je ne sais pas quel est votre rôle dans cette histoire, mais il semble que l'on tienne à vous.

— J'aimerais aussi le savoir, dit Philippe, pensif.

Un silence s'établit. Si on le protégeait, c'était sans aucun doute pour une raison précise. Et il n'en voyait qu'une : ses enfants. Mais pourquoi ses enfants auraient-ils généré un tel intérêt ? Qu'avaient-ils de si particulier pour mettre en mouvement de telles forces ? Il reprit la parole :

— Avez-vous cherché à retrouver Aanig ?

— Oui ! Et il n'y a officiellement aucune Aanig à Penmach. Nous avons consulté les registres de la mairie et des mairies environnantes : rien ! Inutile de vous dire que nous avons interrogé les habitants. Nous n'avons recueilli que des fables, du genre de celles que ma grand-mère me racontait dans mon enfance. Enfin, nous avons visité le manoir qu'elle est censée habiter : il est abandonné depuis des années !

— D'accord, mais elle existe : je peux vous assurer que la femme qui est venue ce soir-là dans le bar n'avait rien d'un esprit. Je peux vous en faire un portrait, si vous le souhaitez.

— Dubreuil, je ne doute pas de vos sens. Je vous dis juste qu'officiellement, elle n'existe pas !

— Et officieusement ? Vous savez, Augustin, je pense que nous sommes à un point où il faut élargir le périmètre de nos recherches et accepter de quitter le monde du rationnel. Jusqu'où êtes-vous remonté dans les registres des mairies ?

— Qu'entendez-vous par jusqu'où ?

— Jusqu'à quelle année ?

Palangon le regarda, ayant l'air de douter de ses capacités mentales.

— Philippe, je comprends que vous ayez été marqué très fortement par ce que vous avez vécu ces derniers jours. J'admets aussi que nous nageons en pleine purée de pois. Mais je pense qu'il ne faut pas en rajouter.

— Vous avez peut-être raison. Je m'emballe.